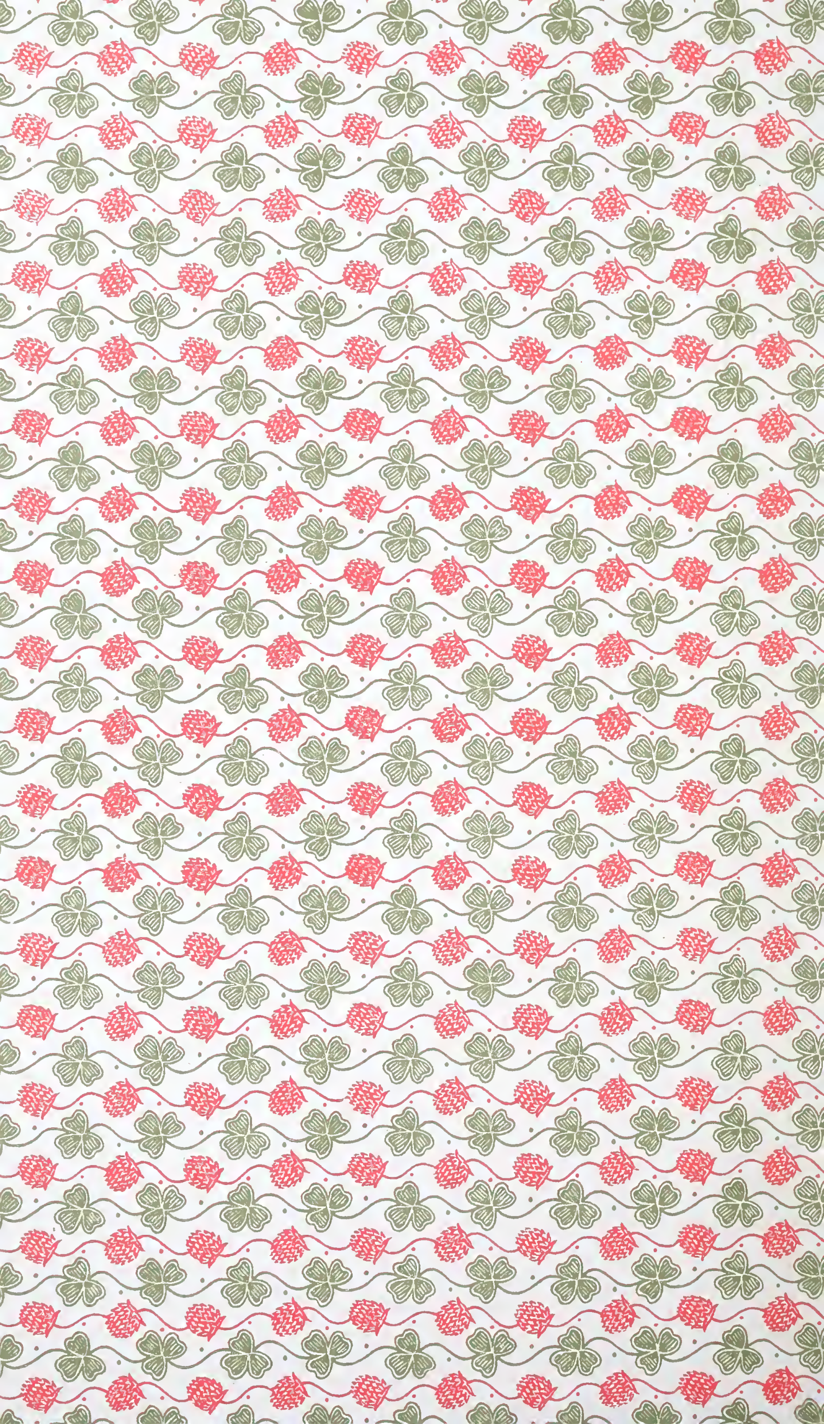
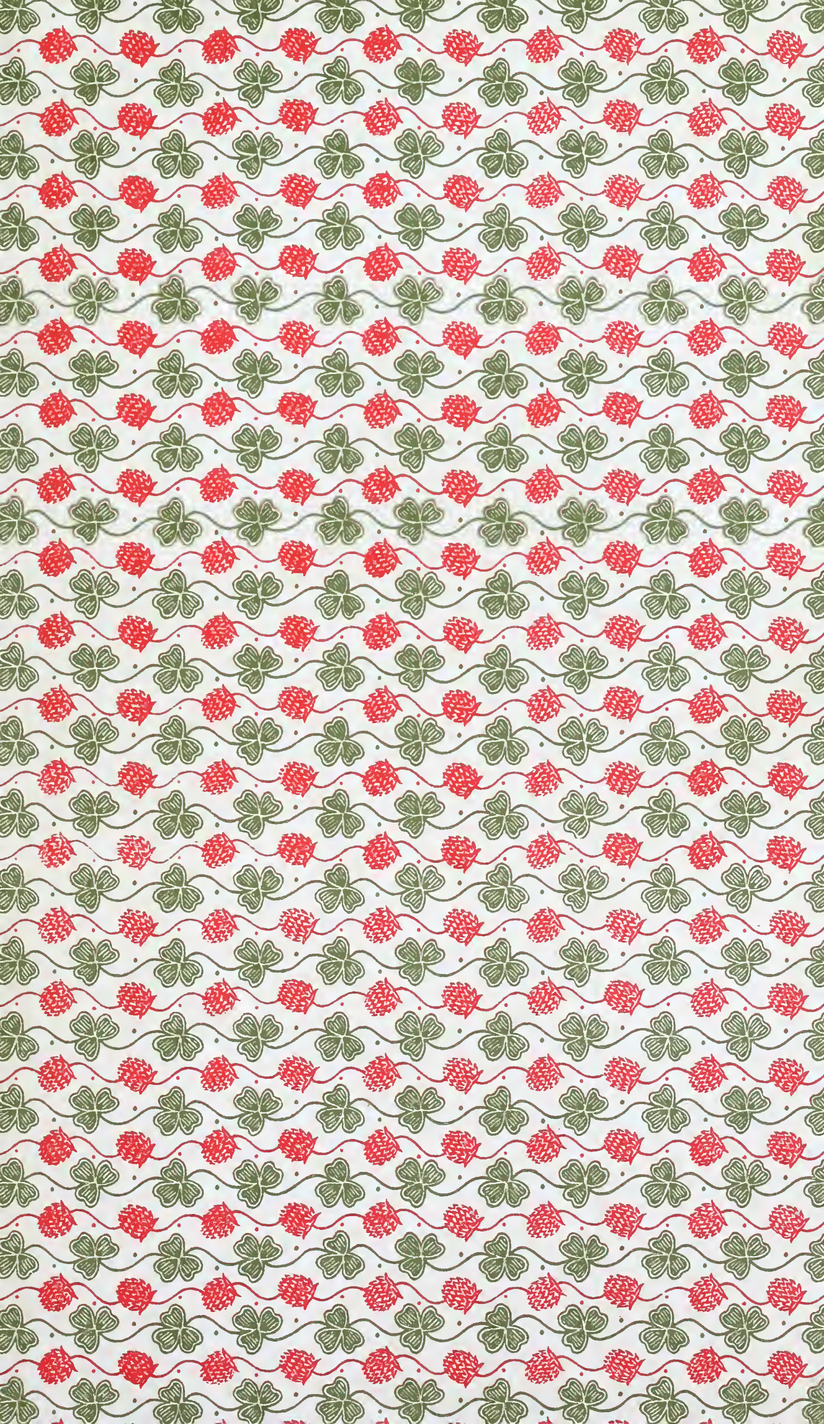
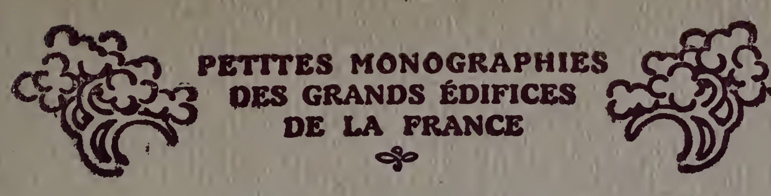








PETITES MONOGRAPHIES DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

HENRI GUERLIN

Les Châteaux DE TOURAINE

Luynes, Langeais, Ussé, Azay

Les
Châteaux de Touraine

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

La Cathédrale d'Albi, par J. Laran. 48 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Amiens, par A. Boinet, 43 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Bayeux, par J. Vallery-Radot. 51 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Bourges, par A. Boinet. 48 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet. 38 grav. et 2 plans. *Edition anglaise.*

La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. du Ranquet. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Limoges, par René Fage. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule. 56 grav. et 1 plan.

La Cathédrale du Mans, par G. Fleury. 42 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Reims, par L. Demaison. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Rouen, par A. Loisel. 50 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. Chartraire. 43 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Cluny, par Jean Virey. 40 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Fontenay, par Lucien Bégule. 60 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Moissac, par A. Anglès 38 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée. 34 grav. et 1 plan.

L'Église de Brou, par Victor Nodet. 40 grav. et 1 plan.

Le Château d'Anet, par A. Roux.

Le Château de Chambord, par Henri Guerlin. 41 grav. et 2 plans.

Le Château de Coucy, par Eugène Lefèvre-Pontalis. Introduction historique de Ph. Lauer. 36 grav. et 2 plans.

Le Château de Rambouillet, par Henri Longnon. 34 grav. et 2 plans.

Les Châteaux de Touraine, *Luynes, Langeais, Ussé, Azay,* par Henri Guerlin, 45 grav.

Le Château de Vincennes, par le Colonel F. de Fossa. 35 grav. et 2 plans.

L'Hôtel des Invalides, par Louis Dimier. 35 grav.

Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. Besnard. 54 grav. et 4 plans.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux. 39 grav. et 1 plan.

Senlis, par Marcel Aubert. 39 grav. et 1 plan.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY (6-22)

Petites Monographies des Grands Édifices
* * * de la France * * *

Publiées sous la direction de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

Les Châteaux de Touraine

LUYNES, LANGEAIS, USSÉ, AZAY

PAR

HENRI GUERLIN

Ouvrage illustré de 45 gravures.



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6



Photo Lévy.

Azay. — Vue prise de l'est.

INTRODUCTION

Visiter les quatre châteaux que nous allons décrire, c'est, en faisant une charmante promenade, surprendre, en des exemples d'une beauté incomparable, toutes les transformations successives, qui, du château-fort édifié dans un but de pure défense, sont arrivées à faire la plus séduisante résidence de plaisance conçue par le génie d'un architecte.

Les châteaux les plus anciens occupent d'ordinaire, sur le coteau, une situation forte, qui, dès les temps les plus reculés, a été utilisée pour y construire une forteresse capable de commander le passage d'une grande route, ou la navigation d'un cours d'eau.

Souvent, le seigneur féodal, comme cela se voit au château de Châtigny [1], entre Tours et Luynes, a utilisé pour ses fondations le petit appareil d'une villa antique. A Luynes, la forteresse gallo-romaine, dont on distingue encore de beaux restes à quelques pas du château, de même que l'aqueduc célèbre qui, de toute évidence, était relié au *castrum*, suffisent à nous démontrer que, dès les premiers siècles de notre ère, il y avait là une agglomération assez importante, et des défenses redoutables.

La tour qui se dresse isolée dans le parc de Langeais, et que la tradition attribue à Foulques Nerra n'existait-elle pas, dès cette époque, dans son gros œuvre ? Le comte d'Anjou, — ou tout au moins le feudataire auquel il avait confié la défense de ce château, n'eut-il qu'à utiliser les fondations de quelque monument gallo-romain ? C'est une hypothèse qu'aucun texte, et encore moins l'examen du monument ne nous donnent le droit d'écarter.

La masse sévère et dépourvue d'ornements du château de Luynes, avec ses tours cylindriques, nous représente assez bien ce qu'étaient du XIIe au XVe siècle les forteresses de moyenne importance. Le XVe siècle a ouvert sur la campagne quelques fenêtres à meneaux. Lorsqu'on pénètre dans la cour intérieure de Luynes, on se trouve devant un corps de bâtiment briques et pierres qui rappelle le Plessis-lez-Tours, et qui contraste déjà par son élégance avec l'austérité des abords.

1. Ce château appartenait à notre distingué confrère M. Ch. de Beaumont, président de la Société archéologique de Touraine.



Photo Bousrez.

LUYNES. — L'AQUEDUC ROMAIN.

Cette seconde partie du XVe siècle fut, en effet, une grande époque pour l'architecture tourangelle. La guerre de Cent ans venait de prendre fin, et la forte poigne de Louis XI faisait déjà comprendre aux grands vassaux qu'il était devenu imprudent de se mesurer avec l'autorité royale. L'unité française était en grande partie réalisée.

Le pays se sentait gouverné, et, en dépit des menaces qui subsistaient, commençait à connaître une sécurité relative. Le château allait être autre chose qu'une défense contre le péril extérieur. Bientôt on songera à y assurer l'agrément de la châtelaine plus que la sécurité de la garnison.

Ainsi l'architecture évolue avec la société. Plus lentement qu'elle toutefois. Les conséquences des événements qui, au bout de plusieurs siècles, nous apparaissent si clairement, ne sont tout d'abord qu'entrevues. L'architecte, pour sa part, n'en tient compte vraiment que lorsque les faits sont entièrement, et depuis longtemps, révolus.

Que l'on examine, par exemple, le plan du château de Langeais, construit sur l'ordre de Louis XI[1], que l'on suive extérieurement le chemin qui longe les murailles, et l'on constatera que, ni dans la disposition, ni dans les caractères généraux, le monument ne

1. On a fait remarquer le contraste qu'il y a entre les sombres murailles de Langeais et la plaisante demeure qu'est le Plessis. Louis XI, qui craignait plus pour son pouvoir que pour sa personne, estimait de bonne politique de se loger comme ses chers bourgeois, dont il avait adopté le vêtement. Mais il n'avait pas oublié d'entourer sa demeure de solides retranchements.

diffère profondément des forteresses de l'âge précédent. Voici un pont-levis, un solide donjon, des murailles escarpées, que surplombe un chemin de ronde et que peut contrebattre le feu des saillants. Déjà cependant, dans ces murailles, les fenêtres, encore parcimonieusement distribuées, s'ouvrent, très haut au-dessus du sol, mais de plus en plus nombreuses et plus larges. Si l'on franchit le pont-levis, et si l'on pénètre dans la cour centrale, on a devant soi des logis avec des tourelles qui ne sont point pour la défense. On croirait une des maisons cossues des gros bourgeois de la cité. La garnison est reléguée dans un corps de garde, dans le donjon et ses dépendances. Le reste du château est déjà un logis moderne. Il appartient à la châtelaine et à ses hôtes.

Nous retrouvons à Ussé, commencé une vingtaine d'années plus tard, des dispositions analogues, mais Langeais, né d'une volonté royale qui sans doute hâta sa construction, est d'une magnifique unité, qui en fait le type parfait d'une époque bien définie. Il n'en est pas de même d'Ussé. Ce château a changé de maîtres. Il y a eu des arrêts et des repentirs dans la construction. De sorte qu'il est possible d'y surprendre les changements soudains de la mode et l'évolution des styles. C'est d'abord un plan de forteresse féodale, — avec tours de défense, chemin de ronde, douves, donjon, etc., qui ne diffère que très peu de celui de Langeais. Mais voici que nous voyons apparaître, dans la cour intérieure, des fenêtres à pinacle, un souci de l'ornementation qui fait déjà prévoir la renaissance italienne. Toutefois, il faudra encore attendre un siècle et demi

pour qu'on fasse disparaître tout le corps de logis au nord, et pour qu'on fasse de la cour intérieure un prolongement de la terrasse d'où l'on jouit du magnifique panorama qui embrasse toute la riche vallée, jusqu'au coteau bleu de l'autre côté de la Loire.

A Azay-le-Rideau, la révolution était alors depuis longtemps accomplie. Ici, de la sombre forteresse féodale, c'est à peine s'il reste un souvenir. L'architecte ne s'est même plus soucié d'en donner l'illusion. Plus de situation escarpée. Le château se dresse dans la plaine, au bord de la rivière. Des tours on a fait de gracieuses tourelles. Le chemin de ronde, les mâchicoulis, sont réduits à la proportion d'ornements charmants. De toutes parts, de larges fenêtres permettent d'admirer les magnificences du parc. Les arabesques italiennes, partant du bas de l'édifice, ornent les pieds droits des portes, suivent le dessin des fenêtres, montent jusqu'au sommet des plus hauts pinacles, brodant le plus joli vêtement de fête, à cette demeure de plaisir.

LES CHATEAUX DE TOURAINE

LUYNES, LANGEAIS, USSÉ, AZAY-LE-RIDEAU

LUYNES

Histoire. — Nous avons signalé l'existence, à peu de distance du château, d'un monument qui était déjà en ruines du temps de Grégoire de Tours. Il est donc probable que, dès l'époque romaine, il y avait un *castrum* non loin de l'endroit où s'élève le château actuel.

Ce fut l'origine d'une châtellenie, puis d'une baronnie, qui fut connue jusqu'au XVIIe siècle sous le nom de Maillé (*Malleium*, *Mailleacum*). Maillé était qualifié, ainsi que Preuilly, de première baronnie de Touraine.

Dès le XIe siècle, il y avait donc ici un château redoutable. Sa situation stratégique en faisait une des places le plus souvent disputées dans les guerres incessantes qui mettaient aux prises les comtes d'Anjou avec les barons de Touraine, et dans lesquelles nous savons que Gilduin de Saumur, qui possédait Maillé, joua un rôle important. Une excommunication ayant été lancée par l'archevêque de Tours contre le châtelain Hardouin I de Maillé [1], Foulques Réchin, comte d'Anjou et de

1. Et non Hardouin II, comme l'indique Mgr Chevalier, *Promenades pittoresques en Touraine,* p. 186.

Touraine, saisit le prétexte pour s'emparer du château et pour le détruire (1096).

Le seigneur de Maillé releva sa forteresse vers 1106[1]. On peut croire que la disposition générale était dès lors en partie ce qu'elle est aujourd'hui. Un élément essentiel toutefois du château primitif, le donjon, a disparu en 1658.

Le XIIe siècle fut encore, pour la Touraine, une période de batailles acharnées. Cette fois la lutte avait pris d'autant plus d'ampleur, que les comtes d'Anjou étaient devenus rois d'Angleterre, et que les barons de Touraine, qui ne guerroyaient plus seulement pour leur indépendance mais pour celle du royaume, avaient pour allié le roi de France. La prise de possession de la Touraine par Philippe Auguste, en 1204, mit fin aux coups de mains incessants, où le rôle du château de Maillé fut de premier ordre. Dans tous les cas, le moine Jean de Marmoutier, dans la liste qu'il nous donne des forteresses très importantes qui protègent la ville de Tours, fait figurer Maillé. Il y eut ensuite une longue période d'accalmie. La guerre de Cent ans fit renaître la menace anglaise. L'heure n'était pas venue encore pour le château de Maillé de devenir une résidence d'agrément.

Quand la paix fut rétablie, le seigneur de Maillé, Hardouin IX, ayant hérité de sa mère Perrenelle d'Amboise la terre des Montils, eut la bonne fortune de la vendre à Louis XI, pour y édifier son château du Plessis.

1. J.-X. Carré de Busserolles. *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire* (1882). On trouvera dans cet ouvrage la liste complète des seigneurs de Maillé, Langeais, Ussé et Azay-le-Rideau.

. Ce fut pour le château de Maillé une période de



Photo N. D.

LUYNES. — ESCALIER DU CHATEAU.

splendeur. On refit une partie des tours [1], et l'on

1. Selon Palustre les tours d'angle seraient du XIIIe, les tours centrales à l'ouest du XVe.

construisit dans l'enceinte une demeure élégante, dans le goût du château royal. Comme le seigneur de Maillé était en veine de générosité, il fonda (1486) un chapitre de chanoines, qui devint, au XVIIe siècle, chapitre de chanoinesses, dont on voit encore l'église, hors de l'enceinte, à quelques pas du pont-levis.

Par le mariage de Françoise de Maillé avec Gilles de Laval, le château devint un fief de cette maison, et, en 1572, la terre de Maillé fut érigée en comté, en faveur de Jean de Laval.

Enfin Charles d'Albert, seigneur de Luynes, en devint adjudicataire en 1619, et obtint, la même année, qu'elle fût érigée en duché-pairie, sous le nom de Luynes.

Ce fut le signal de nouveaux remaniements dans les bâtiments d'habitation. Bientôt le donjon était abattu. Le château appartient encore aujourd'hui aux descendants du favori de Louis XIII[1].

Description. — Le château de Luynes occupe un vaste parallélogramme sur un plateau qui s'avance en éperon entre la vallée de la Loire et un petit vallonnement creusé dans la colline.

C'est de ce côté, — sur le flanc ouest, — auquel est adossé le corps de logis principal, qu'est la partie la plus imposante des défenses : quatre tours cylindriques, dont les deux du milieu, plus robustes et plus saillantes. Ces deux tours sont construites en un appareil bizarre fait de blocage, avec de grosses pierres de

1. Nous remercions ici M. le duc de Luynes qui a bien voulu nous autoriser à visiter le château en détail, et le régisseur M. Gasnault qui nous en a fait les honneurs.

taille en bossages faisant parpaing, réparties à inter-



LUYNES. — VUE DU CHATEAU EN 1699.
(D'après une aquarelle de Gaignières.)

valles à peu près réguliers. Les autres parties de l'enceinte sont seulement en blocage.

La courtine du sud ne présente, du côté de la Loire,

qu'une terrasse, mais la défense comportait, en outre, sur ce flanc, un premier système de retranchement, défendu par deux petites tours rondes, dont une seule subsiste aujourd'hui. Le coteau, en effet, dévale, de ce côté-là, en pente douce. Du côté de l'est, le château était défendu par un double fossé ; par un seul, au nord. A l'ouest, il était suffisamment protégé par les quatre tours et par un escarpement abrupt.

Dès le XVe siècle, dans les tours, qui, jusqu'alors, n'étaient percées que d'archères, on avait ouvert de hautes et étroites fenêtres. On voit très distinctement les remaniements concernant les ouvertures à la tour d'angle sud-ouest. Deux étages de fenêtres en anses de panier reposant, aux retombées, sur des culots historiés, furent superposés au XVe siècle ; mais la fenêtre du premier étage a été remplacée par une fenêtre moderne qui n'occupe que la moitié de la hauteur. La partie supérieure a été condamnée, ne laissant de vestige que son arc mouluré, tandis que le second étage est resté intact. Les trois autres tours de l'ouest ont été percées au XVe siècle de trois étages de fenêtres à meneaux, sans compter, en retrait, des lucarnes plus petites, et les hautes et minces archères du moyen âge. En outre, un robuste contrefort épaule la muraille entre les deux tours centrales. Ce contrefort sépare trois étages de fenêtres à meneaux qui prouvent que, dès le XVe siècle, un corps de logis se trouvait adossé à cette partie de l'enceinte. Il fut détruit, au XVIIe siècle, pour être remplacé par un bâtiment moderne. Ce témoignage sera confirmé par l'examen des dispositions intérieures, où nous retrou-



Photo Lévy.

LUYNES. — LE CHATEAU, FAÇADE OUEST.

vons, au dernier étage du logis XVIIe siècle, les sièges de pierre du XVe siècle, dans l'épaisseur de la muraille.

Le flanc nord du château était défendu par trois tours cylindriques. Seule, la tour d'angle est coiffée en poivrière. On remarquera, au sommet de cette tour, près du pignon XVe siècle, les vestiges d'une bretèche. Au-dessous, est une mince et longue archère en croix, du même temps que la bretèche. De ce côté, l'on distingue très bien, d'ailleurs, le raccordement qui a été exécuté au XVe siècle.

En dehors des archères, aucune fenêtre n'a été ouverte dans les tours du nord.

La courtine de l'est est également défendue par trois tours cylindriques, sans toitures et n'ayant d'autres ouvertures que les archères. Un corps de logis rectangulaire en saillie, du XVe siècle, vient s'adosser à la tour d'angle sud-est qu'il domine de sa masse. Entre la tour du milieu et celle du nord-est, se trouve la porte à arc brisé de l'ancien pont-levis. Un pont construit vers 1860 donne aujourd'hui accès à la cour d'honneur.

Là, on a en face de soi, adossés à la courtine de l'ouest, les logis principaux.

Ils se divisent en deux parties très dissemblables, entre lesquelles s'avance une tourelle d'escalier briques et pierres octogonale du XVe siècle, qui supporte une autre tourelle d'escalier cylindrique en cul-de-lampe. A droite de ces tourelles, s'étend un corps de logis briques et pierres, très élégant, se composant d'un rez-de-chaussée, et d'un étage surmonté de combles ornés de lucarnes. La partie qui se trouve à gauche de la tourelle est un pavillon avec perron construit au



Photo Levy.

Luynes. — Façade sud.

XVIIe siècle, qui contraste, par sa sobriété, avec le logis du XVe siècle. Du côté opposé de la cour, un autre bâtiment du XVIIe siècle fait pendant à celui-ci, s'adossant à la tour d'angle sud-est. Le pavillon a pour voisin immédiat le corps de logis XVe siècle très élevé que nous avons déjà remarqué de l'extérieur et qui est accolé à cette même tour. Au côté nord, il n'y a pas de bâtiments, mais, à l'époque moderne, on a élargi le chemin de ronde en une terrasse demi-circulaire portée sur encorbellement. Au sud de la cour, il n'y a que le parapet de la terrasse, d'où l'on jouit d'un panorama magnifique sur la vallée de la Loire.

Nous avons déjà remarqué que le corps de logis XVe siècle, à l'ouest, évoquait, avec sa tourelle octogonale, le souvenir du Plessis-lez-Tours. La tourelle n'a d'autres ornements que les choux-frisés du linteau en accolade, cantonné de deux pilastres. Elle n'est éclairée, ainsi que la tourelle cylindrique que d'un double étage de fenêtres étroites. Le corps de logis à droite est, en revanche, beaucoup plus orné ; et cette décoration luxuriante, aussi bien qu'un goût tout nouveau pour le confort et la symétrie révèlent les approches de la Renaissance. Il convient toutefois d'observer que le premier étage a été restauré en 1860. Quant à la corniche couronnée d'une balustrade à soufflets et à mouchettes, ainsi que les lucarnes des combles, ce sont des reconstitutions modernes. Seules paraissent authentiques les fenêtres du rez-de-chaussée, qui ont pour linteau un larmier rectangulaire reposant, aux retombées, sur des consoles représentant des animaux chimériques.

A côté de cet élégant décor, le corps de logis du

XVIIe siècle paraît singulièrement austère. Il ne comporte qu'un étage très élevé au-dessus du perron. Une aile de deux étages le termine au sud. La symétrie classique aurait exigé une aile semblable au nord, mais il eût fallu abattre la tourelle. Il est fort heureux qu'elle



Photo Levy.

LUYNES. — COUR INTÉRIEURE DU CHATEAU.

n'ait pas été sacrifiée à ce scrupule d'orthodoxie ; car elle nous fait regretter le corps de logis XVe siècle, qui fut sans doute supprimé, comme gothique et suranné. D'ailleurs, comme nous le constatons par une aquarelle de Gaignières datée de 1699, les deux corps de logis XVIIe siècle ne sont que les ailes en retour d'un grand château dont le corps principal occupait la courtine du sud.

Les appartements du château actuel ne se visitent pas. Les archéologues doivent s'en consoler. Nous ne trouverons à y signaler que le couronnement d'escalier de la tour du xve siècle. Le noyau des emmarchements se termine par un chapiteau à feuillages délicatement sculpté, d'où partent les nervures divergentes qui supportent la voûte, semblables aux tiges d'un palmier.

Près de la tour d'angle sud-ouest, dans une grande salle recoupée au xviie siècle, on remarque aussi les vestiges dégradés d'une fresque, sans doute du xve siècle, représentant un chevalier d'une belle tournure, la lance en avant sur son cheval cabré, probablement un épisode de tournoi, encadré de motifs décoratifs où l'on croit distinguer les signes du zodiaque. M. Palustre pensait retrouver ici la salle où fut célébré le mariage de la bienheureuse Jeanne de Maillé[1].

On n'oubliera pas d'admirer l'église des chanoinesses, fondée, comme nous l'avons dit, en 1486. C'est un beau vaisseau à nef unique, recouverte d'une voûte en bois en carène de navire, et terminée par un chevet à pans coupés. Le portail est de ce style flamboyant des bords de la Loire, dont l'harmonie n'est jamais alourdie par la profusion de richesses superflues. Entre deux pinacles décorés de niches finement ciselées, s'ouvre une double porte à accolades encadrée d'une archivolte inscrite elle-même dans une accolade ornée de choux-frisés. Ce portail est surmonté d'une haute fenêtre à remplages flamboyants.

1. 1331-1413.

A l'intérieur, nous remarquerons une litre de deuil aux armes des Maillé. Un encadrement de pierre du XVIIIe siècle est tout ce qui reste d'un enfeu qui aurait renfermé le cœur du duc de Luynes et qui fut violé pendant la Révolution.

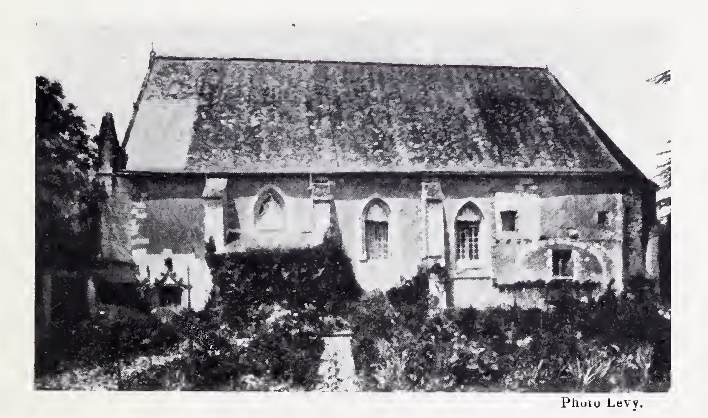
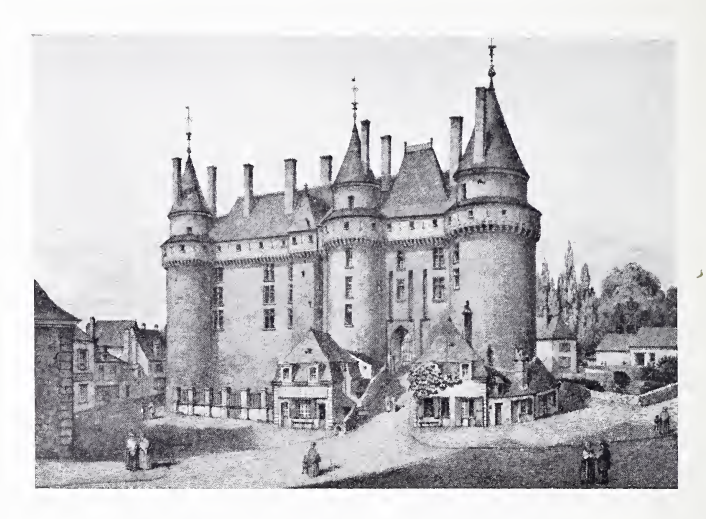


Photo Levy.

Luynes. — Église des Chanoinesses.



Langeais. — Vue du chateau vers 1830.
(D'après une lithographie de Bourgerie.)

LANGEAIS

Histoire. — Dès la fin de l'époque gallo-romaine, on rencontre dans les textes la preuve qu'une bourgade existait déjà sur le territoire qu'occupe aujourd'hui la ville de Langeais. Cette bourgade est désignée sous le nom d'*Alingavia*. Quant à démêler les origines de ce vocable, la philologie celtique est un terrain semé de chausse-trappes, où nous nous garderons de nous risquer pour le vain plaisir de formuler une hypothèse. Les monnaies mérovingiennes que l'on a découvertes, et où les yeux de la foi archéologique ont reconnu, à n'en pas douter, une mouette, *alæ gaviæ*, ou *ales ga-*

via, — ne prouvent absolument rien, quant à l'étymologie. Elles prouveraient seulement le goût de nos lointains ancêtres pour ces sortes d'armes parlantes nées d'un calembour, comme on en trouve à toutes les époques dans l'armorial.



Photo M. H.

LANGEAIS. — ANCIEN DONJON DANS LE PARC.

Ce qui est plus certain, puisque nous avons, pour nous l'affirmer, le témoignage de Grégoire de Tours, c'est qu'au IVe siècle, saint Martin fonda une église à *Alingavia. In vico Alingaviensi, S. Martinus ecclesiam ædificavit.* C'est apparemment l'église paroissiale actuelle, où l'on distingue encore dans les murs latéraux des traces de petit appareil très archaïque[1].

1. Voir pour plus de détails, C. CHEVALIER, *Recherches sur les églises romanes en Touraine* dans les *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, 1869).

Cette église, agrandie aux XIe et XIIe siècles, et terminée au XVe siècle, avait néanmoins gardé jusqu'en 1869 des traces assez complètes pour permettre de reconstituer le monument primitif. Malheureusement, un architecte moderne est venu détruire la plus grande partie de ces vestiges, et rompre l'harmonie de la nef romane par l'adjonction d'un monstrueux transept.

On ne conçoit point dans le haut moyen âge, une église sans un château pour la protéger. Il est donc à présumer que, bien avant l'époque où Foulques Nerra édifia son fameux *castrum*, quelque défense existait, et que le comte d'Anjou ne fit que la fortifier davantage. « *984 anno Landegavis castrum a Fulcone comite construitur,* » nous dit un de ces textes[1]. D'autres témoignages concordants nous sont fournis par les *Chroniques d'Anjou* et par le *Spicilegium*. Ils ne nous permettent pas de douter de l'importance que le comte d'Anjou attribuait à la forteresse de Langeais. Mais ils ne nous obligent pas à repousser l'opinion cependant improbable qui considère la tour isolée au milieu du parc comme un édifice antérieur, remanié par Foulques Nerra à l'époque gothique[2].

En effet, à la fin du Xe siècle, entre 991 et 997, et au début du XIe (1037 ou 1038), au temps des grandes luttes entre les comtes d'Anjou et les barons de Touraine, le donjon de Langeais avait dû subir de rudes assauts qui l'avaient fort endommagé.

1. *Brevis hist. S. Juliani Turon.* Recueil des chroniques de Touraine.

2. Voir C. Chevalier, *opus cit.* et E. Gatian de Clérambault. *Les donjons romans de la Touraine*, Tours, 1905.

Il est probable que le résultat de cette lutte avait été la prise de possession de Langeais par Eudes I[er], comte de Touraine. Cependant, le descendant de ce seigneur,



Photo de l'auteur.

LANGEAIS. — LE CHATEAU, TOUR NORD-EST.

Thibaut II, dut, en 1043 ou 1044, céder la place à Geoffroy Martel, fils de Foulques Nerra.

Ces rivalités belliqueuses entre compatriotes trouvèrent un dérivatif dans les expéditions en Terre Sainte. Foulques V le Jeune, comte d'Anjou, revenant de

Palestine d'où, selon le naïf chroniqueur, il rapportait une partie importante du sépulcre et de la crèche, c'est-à-dire apparemment, des fragments de terre ou de rocher provenant des lieux vénérés, édifia, pour enfermer ces reliques, une basilique dans l'enceinte du *castrum* appelé « Lingiais[1] ». Les vestiges de cet oratoire, mis sous le vocable du Saint-Sauveur, ont été découverts dans le parc de Langeais par M. Siegfried, et identifiés par M. l'abbé L. Bosseboeuf. C'est une chapelle en croix latine de 20 mètres de longueur sur 5,40 de largeur qui se termine à l'extérieur, par une abside en cul-de-four empâtée dans un chevet plat.

Puis, les rois d'Angleterre étant devenus comtes d'Anjou, et par conséquent de terribles vassaux pour le roi de France, les guerres se rallumèrent, et le château de Langeais tomba entre les mains de Richard Cœur-de-Lion, qui, en 1189, y mit un capitaine gouverneur. Plus tard (1199), Artus, fils de Geoffroy II, roi d'Angleterre, donna la châtellenie à Robert de Vitré, qui dut remettre la place au roi de France (1206), Philippe Auguste ayant réuni définitivement la Touraine à la couronne.

Le château de Langeais fut confié par Louis VIII à Hugues de Lusignan, sous condition de n'y pas élever de nouvelles fortifications, puis racheté, redonné et enfin confisqué au même seigneur par saint Louis. Ce roi le remit alors en apanage à son frère Alphonse, comte de Poitiers, qui vendit la châtellenie à Pierre de la Brosse.

1. Dom Housseau, t. IV, nos 1378 et 1379.

Celui-ci, devenu chambellan et favori de Philippe le

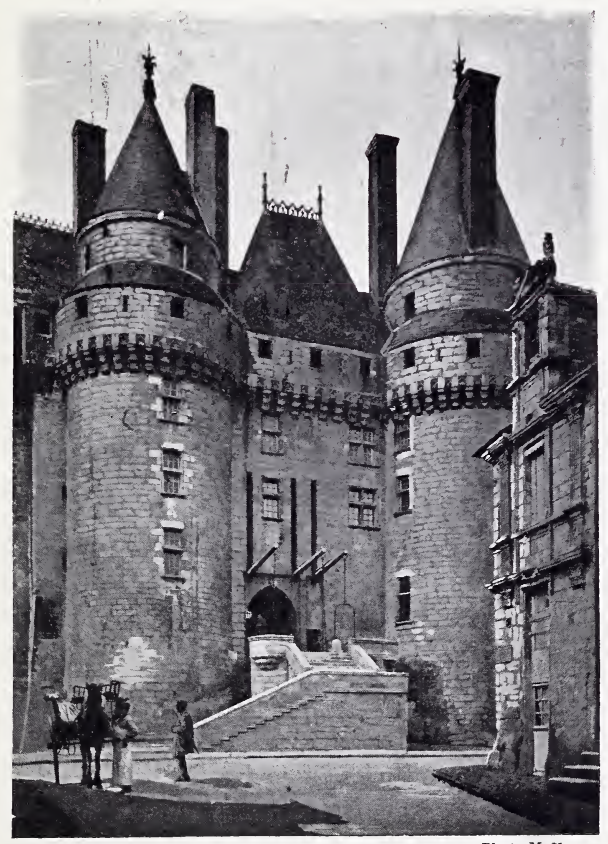


Photo M. H.

LANGEAIS. — LE PONT-LEVIS.

Hardi, tous les seigneurs, comme on le voit par une lettre de Barthélémy de l'Ile-Bouchard, et par une

donation au roi Charles de Sicile, s'efforcèrent de s'assurer ses bonnes grâces, en lui abandonnant les droits qu'ils possédaient à Langeais[1]. C'est alors que Pierre de la Brosse, voulant avoir une résidence digne de sa fortune, entreprit de reconstruire le château en utilisant les débris de l'ancien *castrum*. Mais ayant provoqué l'hostilité de la reine Marie de Brabant, Pierre de la Brosse fut poursuivi pour trahison et exécuté à Montfaucon, le 30 juin 1278.

Contre la volonté du Roy,
Fu il pendu, si, com je croy,
Plus par envie que par fet.

Langeais était alors entre les mains de son fils, auquel la châtellenie fut confisquée pour être réunie à la couronne. Du temps de son père, en 1270, un concile provincial s'y était réuni, présidé par Jean de Montsoreau, archevêque de Tours.

La guerre de Cent ans ramena la domination anglaise à Langeais. Il est vrai que l'ennemi s'engageait, par le traité de Brétigny (1360), à évacuer les places fortes occupées par lui, mais il eut bientôt repris les lieux abandonnés un instant. En 1422, un certain Thomas Ston recevait, dans un acte officiel, le titre de seigneur de Langeais. En 1427, les Anglais y avaient établi une garnison d'où ils pillaient les environs. Les chefs qui s'y succédaient, Albaron Sabbat, ou Ferrand de Caille, étaient de terribles bandits. Les Tourangeaux n'obtin-

1. Voir *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome VIII, p. 119.



Photo Touring Club.

Langeais. — Façade principale.

rent d'être délivrés de ce voisinage redoutable qu'en payant une somme de 2.000 écus d'or. Encore était-il stipulé que serait « le chastel rasé et abattu, excepté la grosse tour[1] ».

Ce texte est donc concluant. D'ailleurs il est confirmé par l'examen archéologique, et il faut renoncer à voir, dans le monument actuel, comme on l'a affirmé à tort, le château de Pierre de la Brosse.

L'édifice actuel est, dans son intégrité, celui qui fut construit, sur l'ordre de Louis XI, par Jean Bourré, notaire et secrétaire du roi, trésorier de France, qui, parmi tant d'autres titres, portait celui de gouverneur de Langeais. C'était un puissant personnage, grand constructeur, qui « a édifyé et faist construire de fort beaux chasteaux, et maisons de plaisance, comme Langès, Longué, Jarzé, Vaulz, Couldray, et Antrammes, près Laval ». On reconnaît d'indiscutables analogies, entre le château de Plessis-du-Vent, ou Plessis-Bourré, construit par lui, et celui de Langeais. Il semble donc que Jean Bourré mérite une place d'honneur parmi les mécènes de la première renaissance. A quelle date le nouveau château de Langeais fut-il commencé ? Le P. Anselme[2] rapporte que Jean Briçonnet, général des finances, fut chargé de contrôler la dépense de 1465 à 1467.

Le château était donc à peu de choses près dans l'état où nous le voyons aujourd'hui, lorsque Louis d'Amboise, évêque d'Albi, bénit dans une des grandes

1. Registre des délibérations de la ville de Tours.

2. Histoire des grands officiers de la Couronne.

salles, le 16 décembre 1491, le mariage de Charles VIII et Anne de Bretagne, qui unissait pour toujours cette province à la France.

La capitainerie de Langeais était passée, dès 1466, des mains de Jean Bourré à celles de François d'Or-



Photo M. H.

LANGEAIS. — VUE PRISE DE LA LOIRE.

léans, comte de Dunois, fils du fameux compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, puis, en 1476, aux princes de la maison de Bourbon, en la personne de Louis, bâtard de Bourbon, comte du Roussillon, amiral de France. D'autres propriétaires illustres, dont les noms évoquent des souvenirs glorieux ou touchants se succèdent ensuite, de siècle en siècle. Nous voyons passer, à Langeais, Jean-Bernardin de Saint-Séverin, duc de Somma, Marie Touchet, maîtresse de Charles IX, une princesse de Lorraine, Louise, épouse du prince

de Conti, et fille du duc de Guise, puis Antoine Coeffier, marquis d'Effiat, baron de Saint-Mars, dont les descendants, qui reçurent le château en héritage, pouvaient apercevoir, sur le coteau voisin, les deux tours ruinées, en témoignage du grand drame historique dont leur parent avait été la victime. Un de ces descendants, ayant épousé Hortense Mancini, avait hérité de l'énorme fortune de Mazarin, — enfin, après avoir été possédé par un Gigault, marquis de Bellefonds, par un Bullion, marquis de Fervaques, par un de la Rue du Can, baron de Champchevrier, la terre de Langeais fut annexée au duché de Luynes (27 mai 1766) par la volonté de Marie-Charles-Louis d'Albert, duc de Luynes et de Chevreuse, prince de Neufchâtel. Elle se trouvait la possession de cette famille, quand la Révolution éclata.

Plusieurs fois, les propriétaires de Langeais eurent la bonne fortune de recevoir la visite royale : Charles IX, le 19 novembre 1565, Louis XIII, le 3 octobre 1627. Ce furent alors de belles fêtes. Le reste du temps, le séjour de Langeais devait paraître assez morne aux brillants seigneurs qui le possédaient. Son tort était d'être bien loin de Fontainebleau et de Versailles, et l'aspect en était bien gothique. Ce qui ferait croire dans tous les cas, qu'ils n'y séjournaient que rarement, c'est que l'on a respecté l'architecture contemporaine du roi Louis XI. L'amour d'un propriétaire pour une demeure historique se manifeste trop souvent par des remaniements indiscrets, par un effort pour adapter les vieux logis aux modes nouvelles, de façon à ce qu'ils ressemblent le plus possible à toutes

les bâtisses contemporaines. C'est ainsi, du moins, que les choses se passaient au XVIIe et au XVIIIe siècle, avant qu'un beau zèle archéologique n'engageât, au contraire, à remettre les monuments « dans le style », à les rajeunir pour les vieillir, ce qui est ajouter le mensonge au vandalisme.

Cette maladie nouvelle sévissait dans toute sa virulence en 1839, quand M. Christophe Baron acheta le château à M. François Moisant, qui l'avait acquis du duc de Luynes, en 1797. Le nouveau propriétaire fit restaurer, hélas ! Mais le mal n'était heureusement pas irréparable. Et, quand M. Jean-Jacques Siegfried en devint acquéreur, à son tour, il confia le château à un excellent architecte, M. Lucien Roy, qui fit en sorte que, si son confrère du temps de Louis XI revenait au monde, il n'eût pas à en recevoir de légitimes reproches. On sait que cette magnifique résidence fut offerte par testament à l'Institut de France par M. Siegfried.

Description. — Le château, situé en pleine ville, entre la vallée de la Loire et celle du ruisseau de la Roumer, se divise en trois bâtiments soudés ensemble de façon irrégulière, selon un plan commandé par les caprices du terrain. A l'extrémité de l'éperon, une robuste tour cylindrique, sur laquelle s'appuie un corps de logis rectangulaire, constitue un véritable donjon. C'était, en cas de siège, le dernier retrait, duquel on pouvait s'échapper par les remparts, et gagner la campagne. Ce donjon n'était relié au reste de l'enceinte que par les mâchicoulis. Une tourelle

octogonale y donnait accès, du côté du parc, sur une avant-cour en contre-bas.

Ainsi, le corps de garde était bien séparé de la demeure des châtelains qui comprenait d'abord un grand corps de logis rectangulaire défendu, du côté des douves, à ses deux extrémités par deux tours cylindriques et communiquant avec le parc par deux tourelles octogonales en saillie sur la façade intérieure.

Le troisième corps de logis s'allonge en retour d'équerre de l'est à l'ouest, faisant un angle obtus avec le précédent. Il n'a pas été terminé. Quel était le plan de l'architecte de Jean Bourré? Et comptait-il utiliser dans son système de défense les restes de la forteresse de Foulques Nerra? Cela ne paraît guère vraisemblable. Ce dont il ne faut pas douter, c'est qu'une dernière tour cylindrique eût complété la défense du côté de l'ouest. De plus, on eût sans doute ajouté une galerie à arcades au fond de la cour, qui eût été ainsi complètement close. C'était alors un usage auquel on ne manquait guère de se conformer dans le plan des demeures seigneuriales, comme nous le constaterons notamment à Ussé, à Blois, à Amboise, à Chaumont, et comme nous le retrouverons encore à Chambord. Cette tradition qui perpétuait la disposition de la maison romaine avec son *atrium*, par un étrange paradoxe, fut abandonnée par la Renaissance.

A Langeais, la construction fut brusquement interrompue, peut-être par manque d'argent, les seigneurs ayant à pourvoir, dès le règne de Charles VIII, aux guerres d'Italie; mais, dans une région aussi éloignée

des frontières, les précautions militaires étaient superflues. Lorsqu'il en ordonna la construction, peut-être Louis XI pensait-il aux intrigues qui se nouaient, — la coïncidence est à observer, — entre la Bretagne, la Bourgogne et l'Angleterre, et au danger qui pouvait venir par la vallée de la Loire le surprendre en son

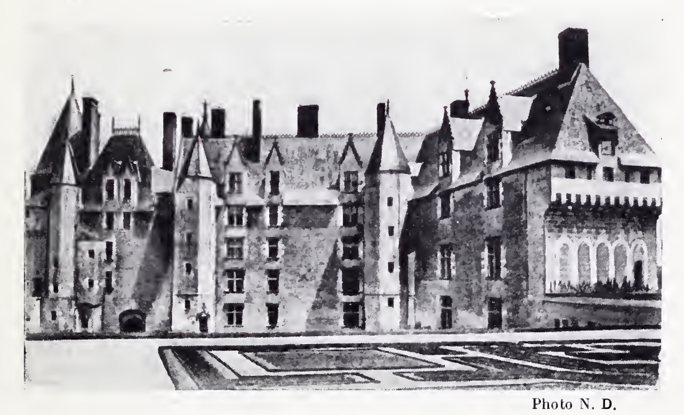


Photo N. D.

Langeais. — Le chateau, côté ouest.

château du Plessis. Le duc François II venait de commander à Mathurin Rodier la robuste forteresse de Nantes. La réunion de la Bretagne, consommée justement à Langeais, en 1491, vint apporter une garantie décisive de sécurité : désormais une telle forteresse n'avait plus sa raison d'être. D'ailleurs, la mode avait changé. On était tout à l'Italie, au luxe des façades sculptées, aux larges ouvertures vers le dehors. Œuvre d'un temps où le monarque lui-même ne se sentait pas bien en sûreté dans sa propre demeure,

Langeais devait sembler singulièrement gothique et rébarbatif.

Tel que nous le voyons aujourd'hui, le château est bien d'une venue. Entre le donjon qui fut édifié le premier et l'aile en retour qui fut la dernière construite, il ne s'est passé que quelques années. Si l'archéologue n'éprouve pas le plaisir de découvrir des refaçons et de formuler des hypothèses, en revanche, l'historien et l'artiste ont la joie de revoir la vie d'une des grandes époques de notre histoire évoquée de façon saisissante, sans qu'aucune adjonction postérieure vienne troubler l'harmonie de cette vision du passé !

Vu de l'extérieur, le château est une forteresse féodale, mais qui abrite une résidence pareille à celles que possédaient alors, dans les villes, les bourgeois les plus cossus.

Un examen attentif des façades soulignera encore davantage ce contraste. Par une bizarre anomalie, le sol de la rue qui conduit au château étant sur le même plan que le fond des douves, et celles-ci ayant disparu, les hautes murailles qui s'amortissent, à la base, par un glacis peu sensible, font un effet d'autant plus formidable. Aucun ornement n'en vient tempérer l'austérité. Des fenêtres à meneaux en petit nombre l'éclairent, assez haut au-dessus du sol. A gauche du pont-levis un avant-corps fait saillie sur le nu de la muraille, ce saillant ayant semblé nécessaire pour la sécurité, à cause du trop grand écartement des deux tours. L'aile en retour du sud est protégée extérieurement par des fausses braies garnies d'un parapet crénelé. Enfin un magnifique chemin de ronde de 130 mètres

de longueur, supporté en encorbellement par 270 mâchicoulis, garnit toute cette façade, tournant autour du donjon pour rejoindre, à l'ouest, la cour intérieure.

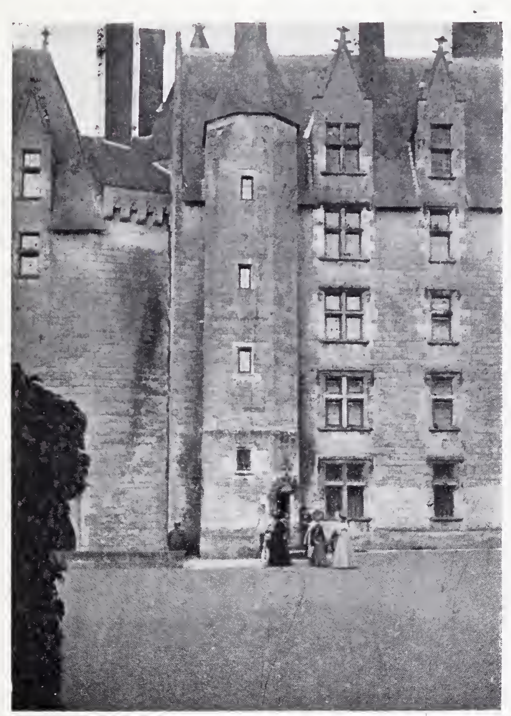


Photo de l'auteur.

Langeais. — Cour intérieure.

Le pont-levis, que l'on avait jadis supprimé, pour desservir l'entrée de la poterne par un affreux escalier à vis, a été rétabli. Pour cela, M. Roy a imaginé un escalier en pente douce qui conduit au niveau de la

poterne. On voit encore, au-dessus de la porte en arc brisé, les rainures par lesquelles on faisait glisser la herse. On la manœuvrait de la salle située au-dessus, au moyen d'un treuil et de contrepoids, ou encore, du chemin de ronde, où l'on voit les traces d'usure causées par les cordes.

La poterne franchie, on se trouve dans l'avant-cour que nous avons déjà signalée. En quelques pas, on a devant soi toute la façade intérieure, d'abord le corps principal qui renferme de nombreuses chambres d'habitation, puis l'aile en retour réservée aux grandes salles[1].

Entre la tourelle octogonale du donjon et la porte d'entrée, l'angle est occupé par une construction en encorbellement renfermant un couloir. Sur toute cette façade, les fenêtres sont réparties avec parcimonie : on compte quatre étages dans le corps principal et trois étages dans l'aile en retour.

Pas d'autres ornements que les moulures des baies, les linteaux à accolades qui surmontent les portes des tourelles, ornées de choux-frisés ainsi que les rampants des lucarnes.

Une robuste pierre de taille de couleur grise, bien différente de la jolie, mais fragile pierre blanche de Bourré, augmente le caractère sévère de la construction, qui n'est pas égayée, comme tant d'autres à cette époque, par la rutilance de la brique. Enfin, on ne voit pas la moindre trace d'influence italienne. On remarquera seulement aux portes de très belles ferrures, avec

1. Ces salles ont 18 m. sur 9.



Photo Bousrez.

LANGEAIS. — GRAND SALON.

de gros clous ornés, qui font penser aux *medias naranjas* de Tolède.

L'intérieur a été meublé avec goût, de bibelots et d'œuvres d'art parmi lesquelles nous mentionnerons seulement une *Adoration* de Bernardino Luini, une châsse du xve siècle, et quelques magnifiques tapisseries, notamment celle qui fut donnée par Jacques de Beaune à l'église Saint-Saturnin de Tours et qui représente saint Jean et saint Saturnin, une tapisserie des Flandres du xve siècle, représentant une Crucifixion, des tapisseries italiennes (xvie siècle) dans la chapelle, enfin de curieuses tentures, provenant du Plessis-Macé, et exécutées de 1505 à 1518 pour l'abbaye du Ronceray, à Angers, qui représentent des scènes de l'Histoire Sainte.

Quelque intéressantes que soient ces curiosités, elles doivent au hasard seul de figurer dans ce château. Notre but est ici d'insister sur les caractères de la construction elle-même. Nous ferons donc remarquer combien celle-ci est encore archaïque, avec ses murs qui ont jusqu'à 3^{m},50 d'épaisseur, les sièges de pierre dans l'ébrasement des fenêtres, les portes basses surmontées d'un arc à accolade et à choux-frisés, les plafonds, dont beaucoup ont conservé leurs poutres anciennes, enfin les vénérables charpentes des combles.

Tout spécialement, nous attirerons l'attention sur les cheminées monumentales.

La plus belle est celle qui orne la salle, dite des gardes. Les pieds-droits sont décorés de chapiteaux d'un galbe puissant. Le manteau lui-même, par un caprice que nous retrouvons à Bourges, au palais de Jacques Cœur, figure un château, avec ses mâchicoulis et ses

créneaux : entre les merlons, on voit apparaître les figures d'amusants petits bonshommes. Cette riche décoration est complétée, à la base du manteau, en sa partie médiane, et à la corniche, par trois bandeaux de feuillages admirablement refouillés. Le second bandeau est interrompu en son milieu par une figure d'ange qui supportait jadis sur ses ailes étendues un écu aux armes de France.

Dans le grand salon où la tradition place le mariage d'Anne de Bretagne, une autre belle cheminée est ornée d'une rangée d'arcatures, d'un bandeau de feuillages et de fleurons, et, à la corniche, d'une frise de feuillages.

Tous ces appartements sont parés d'un carrelage moderne inspiré de modèles du temps, et décorés de peintures exécutées par E. Lameire d'après d'anciens manuscrits. Enfin, nous nous contenterons de signaler, dans le donjon, une salle qui servit de prison jusqu'en 1830.

Nous terminerons cette visite par un rapide examen de la vénérable tour, dite de Foulques Nerra. C'est un monument construit en blocage revêtu de petit appareil cubique.

Le donjon lui-même, qui mesurait 16^{m},70 de longueur, 7^{m},10 de largeur et 12 de hauteur, semble avoir eu, au-dessus du rez-de-chaussée, trois étages dont aucun n'était voûté[1]. Au deuxième étage, quatre fenêtres, aux claveaux séparés par des briques, s'ouvrent dans la muraille de l'est et deux autres au nord. En outre, cette muraille est épaulée de contreforts : on y

1. Voir, Gatian de Clérembault. *Opus cit.*

remarque de nombreuses traces de refaçons du XIIe au XIIIe siècle.

De Galembert et Champoiseau[1] considéraient ce donjon comme une habitation gallo-romaine, mais l'absence de cordons de briques horizontaux et le caractère de l'appareil et des fenêtres permettent de le comparer à Saint-Martin d'Angers et à la Basse-Œuvre de Beauvais et de le faire remonter au Xe siècle.

1. *Tableau de l'histoire de Touraine.* Tours, 1641.

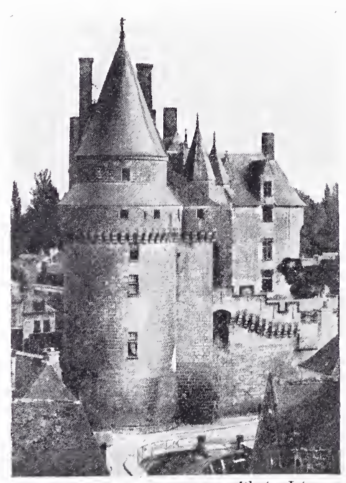


Photo Lévy.

LANGEAIS. — LE DONJON.



Photo Lévy.

USSÉ. — COUR D'HONNEUR, FAÇADE NORD.

USSÉ

Histoire. — Nous trouvons déjà le nom d'Ussé (*Ucerum*, *Uceum*), dans les chroniques du VIe siècle. En 1004, cette position importante est entre les mains du danois Gelduin Ier de Saumur, le terrible ennemi de Foulques Nerra. Celui-ci disait, lorsqu'il avait à passer par le territoire de Gelduin : « Fuyons le diable de Saumur : il me semble que je le vois toujours me poursuivre[1]. » C'est, du moins, ce que prétend un chroniqueur, qui, tout moine qu'il était, préférait le diable de Saumur au comte d'Anjou, mais cette crainte de

1. *Hist. de S. Florent de Saumur*. D. Martine, amplissima collectio, t. V, col. 1115.

Foulques ne l'empêchait pas de jouer à son rival d'assez méchants tours.

Nous passerons rapidement sur la liste des seigneurs d'Ussé jusqu'à 1462, où Jean de Bueil rendit hommage pour cette terre. Les de Bueil étaient une des plus illustres familles de Touraine. Plusieurs de ses membres s'étaient rendus célèbres pendant la guerre de Cent ans. C'est le premier nom que nous ayons à retenir pour l'histoire de la construction du château.

Si nous examinons le caractère de l'édifice, particulièrement dans le plan, dans la structure des tours et du donjon, nous retrouvons des dispositions que nous avons déjà remarquées à Langeais.

Nous pensons donc que la construction était déjà fort avancée, — plus avancée que ne l'ont cru la plupart des historiens — en 1485, lorsqu'Antoine de Bueil vendit le domaine à Jacques d'Espinay. Nous savons notamment que le donjon était déjà édifié en 1480[1].

Jacques d'Espinay était un seigneur de bonne noblesse bretonne, fils de Richard d'Espinay, chambellan de François II, duc de Bretagne, chambellan lui-même des rois Louis XI et Charles VIII. Les d'Espinay portaient *d'argent au lion rampant coupé de gueules et de sinople, lampassé et armé d'or, avec brisure de Rohan, et, sur le tout de Milan, qui est d'argent à la guivre d'azur, couronnée d'or, issante de gueules.* Car les d'Es-

1. Nous devons ce renseignement et beaucoup d'autres à M. le comte de Blacas qui continue avec son fils la tradition d'archéologue averti de son aïeul, le fondateur du musée égyptien du Louvre, et qui a bien voulu nous faire les honneurs de son château avec une bienveillance dont nous ne saurions trop le remercier.

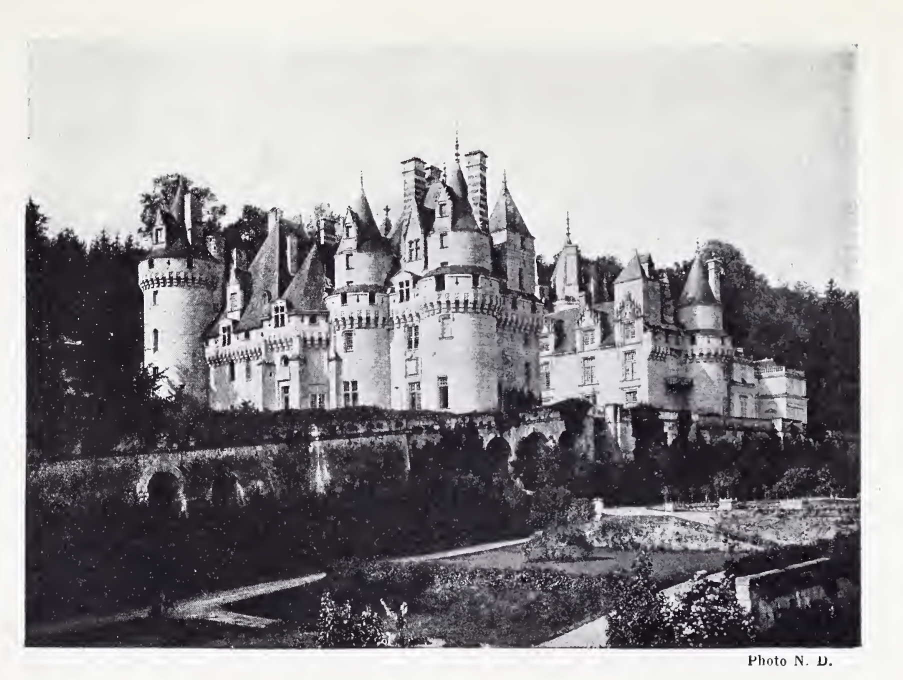


Photo N. D.

USSÉ. — LE CHATEAU ET LA TERRASSE.

pinay prétendaient platoniquement à l'héritage du grand duché de Milan.

C'était l'époque la plus radieuse de la première Renaissance. Tous les seigneurs voulaient avoir une demeure plaisante à la mode nouvelle. Nous n'aurons pas de peine à retrouver, dans les bâtiments de la cour intérieure, les caractères des styles de Charles VIII à François I[er]. Par conséquent, ils sont, dans leur ensemble, l'œuvre de Jacques d'Espinay (1485-1520), et de Charles d'Espinay (1521-1535).

Lorsque le premier mourut, il laissa à son fils la lourde charge de fonder une collégiale. Charles d'Espinay s'en acquitta avec magnificence, comme nous le constaterons en admirant la chapelle, un pur chef-d'œuvre de la Renaissance[1].

Cette construction et la fondation qui l'accompagnait épuisèrent-elles les ressources des d'Espinay ? En 1557, René d'Espinay, fils de Charles, vendit le domaine à Suzanne de Bourbon, femme de Claude de Rieux, seigneur de Rochefort et d'Ancenis. Ussé changea ensuite plusieurs fois de possesseurs. Parmi ceux-ci, nous remarquerons René de Lorraine, Charles de Lorraine, duc d'Aumale, Henri de Savoie, duc de Nemours, Alphonse Henri de Montluc, marquis de Balagny. Enfin il fut acheté par Louis Bernin de Valentinay I[er], contrôleur général de la maison du roy. Celui-ci maria en 1691, son fils Louis Bernin de Valentinay à la fille du grand Vauban, Jeanne-Françoise Le Prêtre de Vauban.

1. Lettres de fondation. Archives d'Indre-et-Loire. Série G, n° 672.

On a attribué au grand ingénieur les remaniements qui furent faits au XVIIe siècle. Il aurait fait abattre le



USSÉ. — LE CHATEAU EN 1699.
(D'après une aquarelle de Gaignières.)

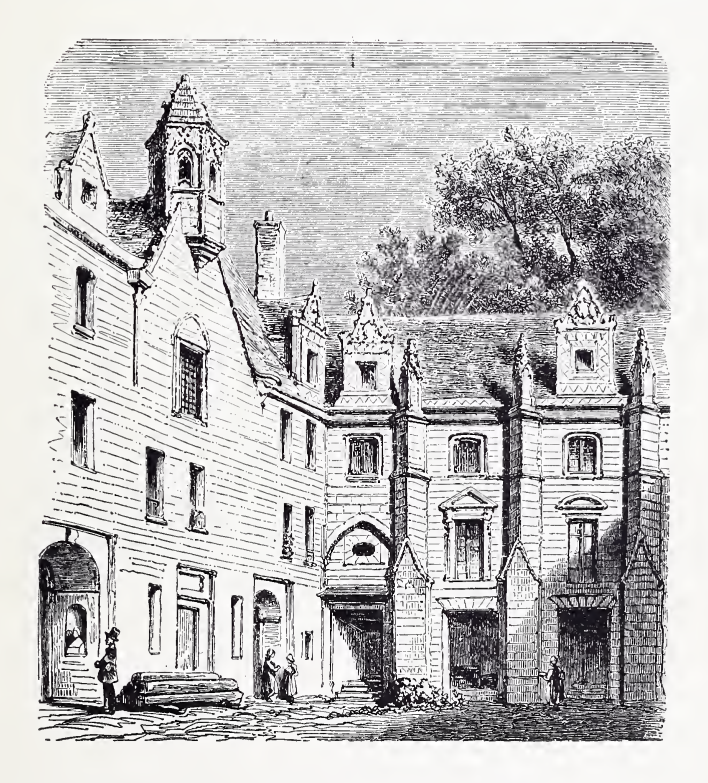
corps de logis du nord, de façon à ouvrir une large perspective vers la Loire, et certains reconnaissent sa manière dans les terrasses qui dominent si magnifi-

quement la vallée. On va même jusqu'à prétendre que le savant ingénieur, précurseur inattendu de Viollet-le-Duc, se serait amusé à d'ingénieux pastiches de la Renaissance. Tout cela est pure fantaisie. On a fait à Ussé au XVIIe siècle, ce qui se faisait partout ailleurs. Le goût des terrasses régnait depuis que la cour en avait fait adopter la mode, à Versailles et à Fontainebleau. Pour jouir de la terrasse, il fallait dégager la partie nord de la cour. C'est ce qu'on avait fait également à Chaumont. D'ailleurs les terrasses étaient terminées en 1664, c'est-à-dire vingt-sept ans avant le mariage de Louis de Valentinay avec la fille de Vauban. Quant aux lucarnes du corps de logis occidental où le maréchal aurait exercé ses talents de pasticheur, outre que cela est bien peu dans le goût de l'époque, elles semblent dater authentiquement de François Ier.

Pour le reste, tout ce qu'on peut dire de façon certaine, c'est que le XVIIe siècle a remanié considérablement la galerie du fond de la cour, ainsi que l'aile de l'ouest. Il a enfin édifié le bâtiment qui se trouve au pied du donjon, et que l'on a attribué faussement au duc de Duras. Tous ces travaux étaient terminés en 1699, comme on peut le constater par un dessin de la collection Gaignières.

Le simple rapprochement des dates permettra de détruire une autre légende. En 1692, les Bernin de Valentinay avaient obtenu du roi des lettres patentes qui érigeaient Ussé en marquisat. Or il arriva que les lettres d'avril furent révoquées en septembre. Ce fut apparemment pour les intéressés, sans doute pour Vauban lui-même, une surprise désagréable, car il

venait justement de prendre Namur. Le roi vraiment récompensait bien mal ses services ! Sur ce thème



USSÉ. — COUR INTÉRIEURE EN 1855.
(*La Touraine*, A. Mame.)

l'imagination des historiens d'occasion s'est échauffée. Il fallait trouver une raison dramatique à cette disgrâce. Pourquoi pas un complot machiavélique de Louvois ?

Et c'est ainsi que ce grand homme, mort un an auparavant, vit sa mémoire chargée d'une vilenie posthume. Réparons ici cette erreur judiciaire.

On a consacré également des pages bien divertissantes à certaine autre déception fort amère dont Vauban aurait été la victime. Ayant appris le prochain passage du roi, le vieux maréchal se réjouissait déjà de recevoir son maître, et avait fait aménager la chambre dite du roi. De plus, par un acte de courtisanerie assez équivoque et bien peu dans son caractère, il aurait fait disposer dans cette chambre un portrait de M[lle] de Fontanges, que l'on y voit encore, mais Vauban avait perdu les bonnes grâces de la cour. Ses protestations contre la révocation de l'édit de Nantes, son mémoire, d'une démagogie inquiétante, sur la *Dîme royale*, l'avaient désigné à la colère du souverain. Bref, Louis XIV ne vint pas à Ussé.

Nul besoin, pour expliquer un simple contre-ordre, de supposer une intrigue compliquée. Il y a bien, à Ussé, une chambre du roi, mais il faut se rappeler que le château a appartenu aux Rohan, qui étaient pairs de France. Or, on sait que les pairs de France, dans chacune de leur résidence, réservent une chambre, dite chambre du roi, pour pouvoir, à l'occasion, offrir l'hospitalité à leur souverain en voyage. Voici sans doute l'origine de la légende.

Ce qui prouve que la disgrâce de Vauban n'était pas si complète, c'est que les lettres patentes avaient été rendues et enregistrées le 4 mai 1701.

Les descendants des Bernin de Valentinay gardèrent le château jusqu'au 19 février 1780, où il fut acheté

par le duc de Rohan-Monbazon. Mais les créanciers du duc le revendirent pour 902.000 livres à un M. de Chalâbre, qui fut porté indûment, paraît-il, sur la liste des émigrés. Son fils, Jean-Louis-Roger de Chalâbre, ayant repris le domaine, le vendit, en 1807, au duc de



Photo Lévy.

Ussé. — La cour d'honneur.

Duras. Le château resta longtemps entre les mains de la fille du nouveau propriétaire, Mme la comtesse du Vergier de la Rochejaquelein qui, à son tour, le légua à son petit-neveu, M. le comte de Blacas, le propriétaire actuel.

Description. — Comme à Langeais, nous voyons ici une demeure seigneuriale de plaisance, dont les logis,

s'ouvrant sur une cour intérieure, sont enveloppés dans un système complet de défense féodale ; pont-levis entre deux tours, chemin de ronde en encorbellement, sur des mâchicoulis, longeant l'enceinte extérieure, tours d'angles, et, à l'extrémité sud-ouest, donjon, qui pouvait servir de refuge, et qui permettait de s'évader dans la campagne.

Si nous nous plaçons en face de l'ancien pont-levis, nous remarquons, à gauche, un bâtiment qui s'avance, épaulé par d'épais contreforts, comme une abside. C'est l'ancienne chapelle, antérieure à celle de Charles d'Espinay. Dans toutes ces murailles, des fenêtres ont été ouvertes, plus nombreuses et plus larges qu'à Langeais ; mais il est juste de dire que le château était moins exposé à une surprise, étant juché sur une colline plus abrupte. La demeure seigneuriale proprement dite se compose de deux corps de logis qui se font vis-à-vis dans la cour intérieure et qui sont reliés par une galerie : au-dessus deux étages de chambres sont séparés par des contreforts gothiques. L'enceinte se poursuivait au nord de cette cour, par un corps de bâtiment qui fut, comme nous l'avons déjà expliqué, abattu au XVIIe siècle.

Si ce château a une apparence plus riante que Langeais, ce n'est pas seulement à cause de la magie du décor naturel, ni à cause de la pierre dont il est bâti ; cette craie tuffeau très friable, mais blanche en dépit des siècles, qui donne tant de charmes aux châteaux de la Loire ; c'est aussi parce qu'on a apporté ici un souci de la décoration qui n'existe pas à Langeais.

Il faut toutefois se méfier des « embellissements »,

qui sont le fait des restaurateurs modernes. L'aile qui offre sa façade au couchant a eu particulièrement à souffrir de leur zèle. Lorsqu'on considère les larges baies à linteaux moulurés, réparties avec symétrie, et le balcon ouvragé qui se décroche en encorbellement au-dessus du pignon, on serait tenté de prendre argument de cette richesse et de cette symétrie, pour célébrer les grâces déjà épanouies de la Renaissance. Un examen plus attentif invitera à la circonspection. Si l'on se reporte à une gravure publiée en 1855[1], et que nous reproduisons ci-contre, on verra qu'à cette date cet ensemble était d'une décoration infiniment plus sobre. Pas d'accolades à choux-frisés au-dessus des portes, pas de contreforts à pinacle introduisant dans cette façade une division arbitraire, pas de balcon en encorbellement. Au-dessus des trois baies qui s'ouvrent à cet endroit, deux ouvertures quadrangulaires beaucoup moins larges et sans ornements. La fenêtre au linteau mouluré, qui éclaire le pignon au-dessus de ces trois baies, a été, elle aussi, modifiée : un tympan inscrit dans une archivolte à arc brisé y tenait la place du linteau imaginé par un architecte trop soucieux de l'unité de style, et rappelait l'ancienne chapelle éclairée par des vitraux. Enfin le chambranle des portes était marqué par une simple moulure rectangulaire. On remarquera qu'il y avait, au droit du pignon, une porte de plus qu'aujourd'hui, celle qui conduisait à la chapelle.

Un seul détail, charmant d'ailleurs, a échappé aux restaurateurs ; c'est le lanternon octogonal, en encor-

1. *La Touraine*, par Bourrassé, un vol. in-8°, A. Mame, éd.

bellement qui couronne le pignon. Ce lanternon, d'une grâce infinie, servait jadis de clocher[1].

Six fenêtres aux archivoltes flamboyantes s'ouvrent sur les faces de ce clocheton, coiffé d'une pyramide qui s'amortit en un magnifique fleuron. Ce lanternon et la tourelle en encorbellement qui fait saillie à l'extrémité du même corps de logis, du côté de la terrasse, donnent beaucoup de grâce et de pittoresque à toute cette façade.

De l'autre côté du contrefort moderne, quatre baies d'égale dimension sont réparties symétriquement.

L'examen qui précède doit nous amener à conclure qu'il ne faut pas tirer argument de cette symétrie pour imaginer que cette façade représente deux campagnes différentes. Il semble bien, au contraire, que tout ce corps de logis, et les étages au-dessus de la galerie aient été aménagés à la même époque, probablement par Jacques d'Espinay. Sans doute celui-ci eut-il à utiliser des bâtiments antérieurs, sans quoi le plan général semblerait confus jusqu'à l'incohérence et le caprice de la période flamboyante n'allait pas jusqu'à la confusion.

Ces dispositions primitives, il serait vain d'en tenter une reconstitution aujourd'hui. Disons seulement que l'on retrouve dans le noyau central du donjon, dans la partie sud-est des bâtiments, des voûtes en berceau brisé, des moulures et des appareils qui semblent dater

1. Un lanternon presque identique se voit à l'ancien hospice de Chinon, sur les façades de la chapelle du Kreisker, à Saint-Pol-de-Léon, des églises de Guérande, de Pleyben et de plusieurs autres églises bretonnes.

au moins du XIVe siècle. L'arc brisé de la première travée de la galerie paraît bien se rattacher à cette



USSÉ. — L'ÉGLISE EN 1699.
(D'après une aquarelle de Gaignières.)

période. Il y eut donc au XVe siècle, sans doute au temps de Bueil, un premier aménagement de l'aile orientale, qui fut ensuite complètement remaniée par

Jacques d'Espinay. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner, à l'extérieur, les petits motifs sculptés entre les mâchicoulis, dont le style se rajeunit en allant du sud au nord. On distingue aussi, au chevet de l'ancienne chapelle, l'arc en tiers point des fenêtres. Dans le bâtiment qui est contigu à cette chapelle, on voit encore une belle voûte à nervures prismatiques, qui partaient de fond, sans chapiteaux. Là était au XVe siècle, l'entrée du château. Cette entrée dut être condamnée au XVIIe siècle, lorsqu'on aménagea la terrasse[1].

Nous avons dit, qu'à cette époque, on exécuta un premier remaniement de la galerie. Celle-ci avait été d'abord un simple passage, formé, entre les contreforts, par huit arcades à arcs brisés; puis, vers la fin du XVe siècle, ou le début du XVIe, on fit de ce cloître un véritable corps de logis avec des lucarnes très décoratives entre les pinacles des contreforts.

Une tourelle octogonale desservant la galerie et l'aile en équerre occupait l'angle sud-ouest de la cour. Au XVIIe siècle, nouveau remaniement. Les arcades furent appareillées comme des portes, à la manière classique, et l'on ouvrit au-dessus de grandes fenêtres surmontées de frontons alternativement triangulaires et cintrés. On voit, à cette refaçon, que l'architecte de ce temps ne se souciait guère de pasticher la Renaissance. La première travée à gauche révèle de façon assez claire la série de ces transformations, dont la dernière fut, on en conviendra, assez malencontreuse.

Le corps de logis qui s'ouvre vers l'orient est fran-

1. Dans tous les cas l'aquarelle de Gaignières nous apprend qu'en 1699, il n'y avait plus de porte d'entrée à l'est.

chement de la Renaissance, dans ses parties les plus anciennes qui correspondent, semble-t-il, au règne de

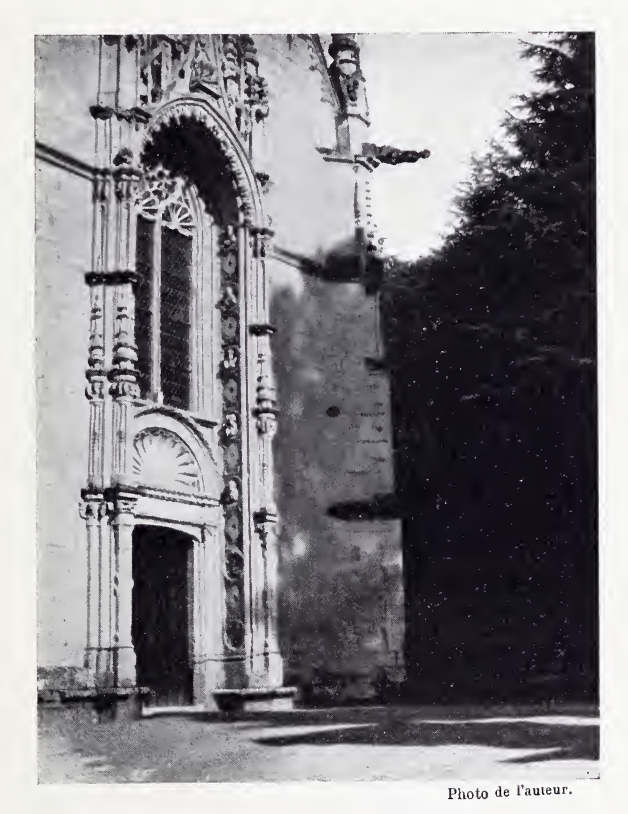


Photo de l'auteur.

USSÉ. — CHAPELLE DU CHATEAU.

François Ier. Pas la moindre trace, d'ailleurs, de travail italien ni même d'influence italienne. Les lucarnes à pinacles ornées de petits arcs-boutants sont décorées,

au tympan, du casque héraldique des d'Espinay, dont les lambrequins s'enroulent en volutes, formant une sorte de rinceaux qui pourraient bien avoir été refaits au XVIIIe siècle, — tout cela, d'un travail assez fruste, et certainement d'une main française. C'est peut-être cette restauration qui a donné l'idée d'un pastiche exécuté par Vauban. Il est vrai qu'au XVIIe siècle, cette aile a été considérablement remaniée. Les fenêtres ont été allongées. On a installé, au centre du bâtiment, un large escalier à volée droite, aménagé les appartements et, notamment, la fameuse chambre du roi. C'est une belle salle que prolonge, du côté de la fenêtre, une sorte de galerie, le plafond à caissons étant soutenu par de belles colonnes à chapiteaux dorés. Au fond de la pièce, rayonne, dans un cadre somptueux, le portrait par Mignard, ou d'après lui, de la belle favorite à propos duquel on forgea tant d'inventions romanesques.

Enfin, c'est encore au XVIIe siècle que l'on fit communiquer les anciens bâtiments avec un nouveau corps de logis recouvert d'une terrasse à l'italienne, dont nous croyons inutile de parler plus longuement. Le malheur est que cette construction masque en partie le donjon et dépare le bel aspect romantique de l'ensemble. Le donjon, comme nous l'avons déjà dit, est une des parties les plus anciennes du château. Quand on pénètre dans la salle basse, on constate que le glacis de la tour se poursuit à l'intérieur du bâtiment. Le donjon a donc été à une certaine époque plus dégagé qu'il ne le fut par la suite. La tour ronde primitive fut augmentée au XVe siècle, au nord d'un avant-corps dans lequel s'ouvre la porte, et, à l'est, d'une tou-

relle octogonale ornée de petites bretèches. Quelques années plus tard, on relia cette partie du château aux bâtiments principaux par un corps de logis. Les



Photo Levy.

Ussé. — Stalles de la Chapelle, XVIe siècle.

bretèches de la tourelle nous semblent bien attester que ce dernier est postérieur au donjon. En effet, dans la disposition actuelle ces bretèches n'auraient aucune utilité militaire, même théorique.

Quant à la chapelle fondée par Jacques d'Espinay, qui se trouve à quelques pas du château, c'est un des plus parfaits joyaux de la Renaissance.

Elle se compose d'une haute nef, qui se termine par un chevet à pans coupés. En vérité, c'est encore la structure gothique. On la retrouve, dans les contreforts des angles, dans l'arc triomphal qui encadre le portail, les pinacles, les niches à colonnettes superposées, les petits arcs-boutants décoratifs qui aboutissent, comme motif terminal, à un fleuron, mais tous les éléments de cette décoration sont empruntés au répertoire italien. Les pilastres des pieds-droits sont guillochés d'arabesques et sont surmontés d'un chapiteau où les volutes ioniques encadrent une petite tête d'angelot. Les arcs-boutants du couronnement sont faits de volutes supportées par des balustres. Dans l'ébrasement, court une merveilleuse décoration, faite de macles, de cartouches, de sujets symboliques, et, au-dessus du linteau, de têtes en ronde bosse, finement sculptées, sortant d'un encadrement oval, selon la mode chère à Michelozzo, et aux sculpteurs de l'école milanaise.

Puis les arabesques recommencent à courir, sur les pieds-droits de la porte à arc surbaissé, sur le linteau, sur la bordure de l'archivolte, qui a pour motif central, une énorme coquille, enfin sur l'encadrement de la haute fenêtre qui surmonte cette archivolte et se termine par une petite rosace. Ce sont les instruments de la Passion qui fournissent le thème de ces dernières arabesques.

Une belle statue du Père éternel trône au centre du couronnement. Remarquons enfin que les pinacles

d'angles portent les lettres L. C., — initiales de Charles d'Espinay et de sa femme, Lucrèce de Pons.

Quel que soit le caractère italien de toute cette décoration, l'exécution appartient sans conteste à des mains



Photo Lévy

USSÉ. — VUE GÉNÉRALE.

françaises. Les bustes d'apôtres, en particulier, sont d'un naturalisme savoureux, d'une bonhomie d'expression qui est bien de notre terroir. D'ailleurs la composition très spéciale de ce portail, qui rassemble tous les éléments décoratifs autour d'un arc tout en hauteur, nous en retrouverons plusieurs exemples, en Touraine

et en Poitou, à Thouars, aux Roches Tranche-Lion, à Montrésor, à Saint-Symphorien, à Saint-Marc-la-Lande. Il est curieux qu'on en trouve déjà la ligne générale, et pour ainsi dire le *schéma* tout près du château, dans la vieille église romane de Rigny-Ussé.

Au flanc nord de l'oratoire de Charles d'Espinay, fait saillie une chapelle classique par les pilastres et le fronton de sa façade; mais qui conserve, sur le côté, une jolie porte décorée d'une coquille et d'une niche.

L'intérieur est digne du superbe portail. Il se compose de quatre travées recouvertes de voûtes sexpartites. Le chœur et le chevet sont voûtés d'ogives en étoile d'où se détache une magnifique clef pendante.

Deux chapelles s'ouvrent dans la nef : l'une, sur la seconde travée au sud, l'autre sur la dernière travée au nord. On admirera la jolie piscine et la belle porte Renaissance de la sacristie, dont les parties inférieures ont dû être restaurées; car elles avaient été détruites par l'adjonction de malencontreuses boiseries.

L'autel est du XVIIIe siècle. Tout le reste de l'ameublement a été acquis d'une façon fort judicieuse par les propriétaires actuels.

Il convient surtout d'admirer les magnifiques stalles, aux miséricordes, accoudoirs et parcloses ornés de pittoresques figures et feuillages. Ces stalles datent des environs de 1535, et seraient, d'après M. Paul Vitry, si compétent, l'œuvre d'un atelier des bords de la Loire.

Tel est ce château qui, lorsqu'on découvre ses tours et ses pignons parmi les arbres de la forêt, apparaît au voyageur émerveillé comme un château de conte de

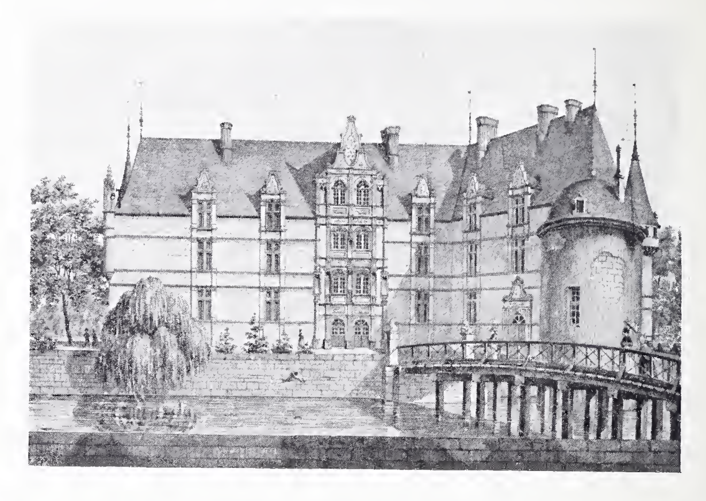
fées ou de roman de chevalerie. Aussi n'a-t-on pas manqué d'y voir le décor des galantes aventures du petit Jehan de Saintré[1] ou de la belle au bois Dormant. Sans discuter ces légendes, nous retiendrons cette impression laissée sur les imaginations généreuses. D'ailleurs, ces visions qui les hantent n'ont rien de surprenant, car, de tous les châteaux de la Loire, il n'y en a pas qui ait plus que celui d'Ussé l'apparence d'un château de rêve.

1. Inutile de faire observer que le château actuel est très postérieur au temps où vivait Jehan de Saintré.



Photo Lévy.

USSÉ. — TOUR NORD-OUEST.



Azay. — Façade du chateau avant la restauration.
(D'après une lithographie de Bourgerie.)

AZAY-LE-RIDEAU

Histoire. — Les restes d'une villa romaine qui se trouvent dans le voisinage du château nous prouvent l'antiquité d'Azay (dans les anciens textes, *Asiacum*, Azagum). C'était d'ailleurs une simple bourgade, et une charte du cartulaire de Cormery nous apprend que, vers 1030, la petite église, « *ecclesiola* » était déserte et servait de repaire aux bêtes fauves. C'est encore cette église, remaniée à toutes les époques, qui sert aujourd'hui de paroisse.

Dans sa façade romane, une longue fenêtre en tiers-point du XIIIe siècle s'ouvre sous le pignon dont le petit

appareil réticulé, encadré par des triangles, comme à Cravant, près de Chinon, peut remonter au IXe ou au Xe siècle, mais on y a inscrusté après coup quatorze

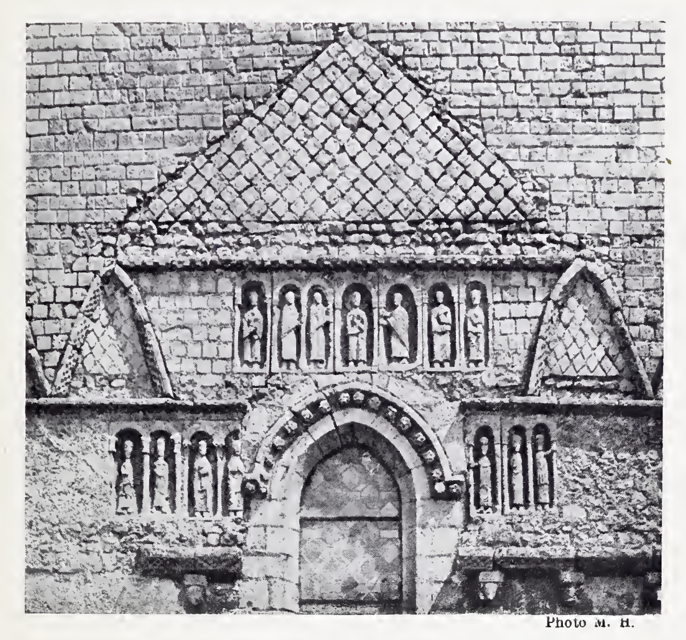


Photo M. H.

AZAY. — FRONTON DE L'ÉGLISE.

statuettes du XIe siècle, représentant le Christ sans doute entouré des apôtres, en demi-relief encadrées par des arcatures en plein cintre. On peut les comparer à des personnages du même style réemployés dans le pignon du croisillon nord à Saint-Hilaire de Poitiers [1].

1. Voir ANDRÉ MICHEL, tome I, 2e partie, p. 613 et le R. P. de

On remarquera que les deux registres de bas-reliefs superposés sont de factures différentes. Dans la partie supérieure on distingue encore le vêtement des personnages vêtus de la toge romaine. Tandis que ceux de la partie inférieure, tout à fait informes, sont d'une exécution plus barbare.

Nous avons donc devant nous un des monumemts les plus vénérables de notre architecture religieuse. De bonne heure, Azay, qui commandait le passage de l'Indre sur la route de Tours à Chinon, avait été fortifié.

Parmi les seigneurs, nous voyons figurer Eudes II, comte de Tours, Geoffroy Martel, comte d'Anjou, Ridel d'Azay (1119), qui a laissé son nom au village. Henri II, roi d'Angleterre, dépouilla cette famille, et réunit la terre d'Azay à sa couronne, mais Philippe Auguste, ayant confisqué les domaines de Jean sans Terre rend Azay à la famillé Ridel. Plus tard, dans la liste des seigneurs d'Azay, nous remarquerons le nom du maréchal Jean Le Meingre de Boucicaut, puis celui de Jean III, comte de Sancerre, fils de Louis II, connétable de France. Lorsque Jean sans Peur s'était emparé de la ville de Tours, en 1417, il s'empressa de mettre à Azay une garnison bourguignonne. L'année suivante, Charles VII, se rendant de Chinon à Tours, fut insulté par les soldats, qui, faisant allusion aux massacres récents de la capitale, le traitèrent, lui et son escorte, de : restes *des petits pâtés de Paris.*

la Croix, les bas-reliefs de St-Hilaire de Poitiers. *Congrès archéologique de Poitiers*, 1903, p. 216. En l'absence d'attributs il est difficile de dire si le quatorzième personnage représente saint Paul, ou s'il est seulement mis pour la symétrie.

Justice immédiate fut faite. La place fut prise. Le capitaine et les 354 hommes qui composaient la garnison



Photo de l'auteur.

Azay. — Angle sud-est.

furent exécutés. Le village fut incendié, et garda jusqu'au xvie siècle le nom d'Azay-le-Brûlé.

La place avait trop d'importance pour la sécurité de

la route entre le château de Chinon et la bonne ville de Tours, pour que le roi ne la fît pas fortifier à nouveau, dès qu'il en eut chassé ses ennemis. De fait, les habitants eux-mêmes allèrent au-devant de ses désirs et secondés par Jehan de Montgomery, écuyer d'écurie du roi, seigneur d'Azay, lui adressèrent une supplique, exposant que la ville avait « autrefoiz esté « brullée, et, comme de tout, destruicte pour occasion « de la guerre, et telement que lesdiz habitants « dudict lieu ou la pluspart d'iceulx délaissèrent ledict « lieu et s'en alèrent demeurer autre part, et est « ledict lieu demeuré presque inhabité, et ladicte terre « de petite revenue, et, pour ce, lesd. supplians, afin « que ledit lieu se peust remestre sus, et lesd. « homme et subjiez avoir leur retraite aud. lieu « pour eulx et leurs biens, ils feroient voulentiers « fortiffier et emparer ledit lieu d'Azay, s'il nous « plaisoit leur donner sur ce noz congié et licences[1] ».

Ils n'eurent pas besoin de tortiller bien longtemps leurs bonnets, à la façon des paysans. Licence leur fut accordée de se fortifier par lettres patentes datées d'avril 1442.

Un peu plus tard, la seigneurie d'Azay-le-Rideau appartenait à un membre de l'illustre famille de Bueil, Jacques de Bueil, comte de Sancerre, échanson des rois Charles VIII et Louis XII. Quelle était, à cette époque, l'importance du château? Nous l'ignorons. Toutefois il existe encore, comme nous le verrons, des

1. *La ville d'Azay-le-Rideau aux XVe et XVIe siècles*, par l'abbé C. Chevalier. *Bulletin de la Société arch. de Touraine* (1871-72-73).

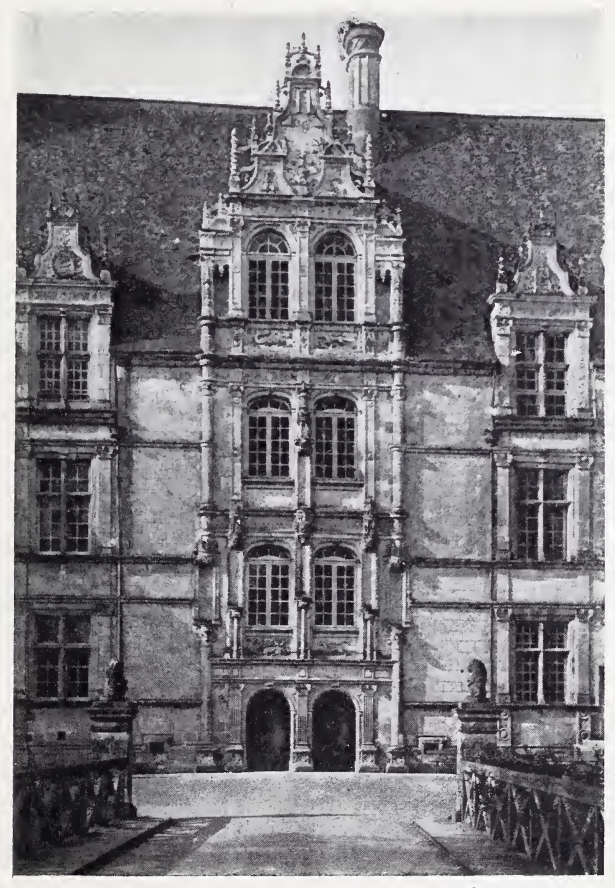


Photo Levy.

AZAY. — LA PORTE D'ENTRÉE.

vestiges du XVe siècle qui proviennent sans doute du château de Jacques de Bueil.

Ce qui est certain, c'est que le château d'Azay n'entra dans l'histoire artistique que lorsque, ayant été acquis, le 5 août 1504, par Antoine Lebès ou Lesbahy, sieur des Fontaines et dame Renée Didaillon, leur fille eût épousé en 1518 le richissime Gilles Berthelot. Les Berthelot sont une de ces familles de Mécènes, auxquelles on doit une grande partie de l'éclat de la Renaissance en Berry et en Touraine. Gilles Berthelot lui-même était un puissant financier, proche parent des Briçonnet, des Ruzé, des Fumée, des Beaune-Semblançay.

Maître des comptes, puis trésorier de France et maire de Tours, il conçut tout de suite de grands projets, et ce qui restait du château des Ridel ou tout au moins des de Bueil, lui parut indigne de sa fortune. Tout d'abord, il sollicita du roi la permission de se fortifier.

« A cause de grand passage, dit la supplique, qui y « est continuellement, se trouvent et peuvent trouver, « de jour et nuyt, plusieurs mauvais garsons, lar- « rons publiques, espieurs de chemins, et autres gens « vaccabuns, mal vivans, qui font souventes foys de « grans noises, débatz, pilleries, larrecins, bastures, « oultraiges, multres et plusieurs aultres maulx et « inconveniens, à l'occasion que cedit bourg n'est cloz « ni fermé de portes et murs, et peuvent les-dessusd. « retirer après qu'ilz ont délinqué dedans les grans « foretz de Chinon et autres boys. »

On voit que les défenses d'Azay n'étaient pas, en dépit de l'autorisation de 1442, fort redoutables. Ce qui est caractéristique, c'est que l'on ne songe plus,



Photo Levy.

Azay. — Vue orientale du Chateau.

dès lors, à se garantir que contre les traîniers et les voleurs de grands chemins.

Quoi qu'il en soit, Gilles Berthelot se mit à l'ouvrage, Mgr C. Chevalier, qui a eu la bonne fortune de pouvoir compulser les archives de M. le marquis de Biencourt, nous a donné de curieux renseignements[1] sur les travaux.

C'est la femme de Berthelot, Philippe Lesbahy (ou Lebès), qui prit en mains la direction. Cette terre, ainsi qu'on l'a vu, était d'ailleurs son apport, et il se peut que la construction eût été entreprise déjà par son père. En passant il faut remarquer l'influence des femmes sur les architectures de la Renaissance. Une parente de Philippe Lesbahy assumait un rôle semblable à Chenonceaux.

Les comptes nous apprennent que, du 12 juin au mois d'août 1518, une troupe de 110 à 120 manœuvres travaillaient jour et nuit à creuser les fondations, à planter les pilotis, et à épuiser les eaux. A cette dernière fin, « un pompeur » avait été envoyé d'Angers. Un certain Denis Guillourt avait sous ses ordres de dix à quatorze ouvriers maçons. Mgr Chevalier ne croit pas que ce Guillourt puisse être qualifié d'architecte. D'ailleurs ces premiers travaux n'avaient rien d'artistique.

Un second registre des comptes, qui va du 17 janvier 1519 à fin août, nous apprend que les travaux n'étaient déjà plus exécutés à la journée, mais à l'entreprise.

Un marchand de Tours, nommé Etienne Turmeau,

1. *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome III (1874-75-76).

se charge, moyennant un forfait de 400 livres de vider les eaux et les terres et d'étancher les fondations. Le maître maçon Etienne Rousseau reçoit pour la seule main-d'œuvre 539 livres; or il avait sous ses ordres 16 ouvriers maçons et les matériaux lui étaient fournis rendus à pied d'œuvre. Le maçon-sculpteur, Pierre



Photo Levy.

Azay. — Façade occidentale du chateau.

Maupoint, marchande pour 100 livres la taille et la façon des deux culs-de-lampe des tourelles. Tous les travaux de charpente sont confiés à Jacquet Thoreau. Enfin, le menuisier, venu spécialement de Paris, s'appelait Thierry.

Etienne Rousseau doit-il être considéré comme l'architecte, au sens moderne du mot? C'était l'opinion de Mgr Chevalier. Mais M. Ch. de Grandmaison, non moins qualifié, émettait des doutes. Y avait-il, derrière notre maître maçon, quelque « deviseur de plans ou archi-

tecteur », dont Etienne Rousseau, simple entrepreneur, n'a fait qu'exécuter les conceptions ? Nous avons vu, notamment à Chambord, des exemples qui prouvent que cela n'aurait rien eu d'anormal.

Ni les textes jusqu'ici publiés, ni l'examen des architectures, dont la silhouette est bien française, mais dont la décoration est italienne et dont la conception est d'ailleurs si nouvelle, ne nous apportent d'argument concluant et vraiment scientifique. Nous ne voyons aucune raison sérieuse d'imaginer, sinon dans la décoration, une intervention étrangère.

Ce qui n'est pas discutable, c'est que le résultat fut un des plus parfaits chefs-d'œuvre de l'histoire de l'architecture ; si parfait, que c'est à peine si l'on peut regretter que Gilles Berthelot n'ait pu achever son œuvre.

En effet, la disgrâce de Semblançay lui fit craindre pour lui-même le gibet de Montfaucon. Il alla finir ses jours à Cambrai, qui était alors hors du royaume (1529). Son beau château d'Azay fut donné à un certain Antoine Raffin, dit Potton, capitaine de cent hommes d'armes de la garde du roi, gouverneur de Cherbourg. Ensuite se succèdent plusieurs propriétaires, parmi lesquels François Raffin, Artus de Cossé, comte de Gonnor, maréchal de France, plusieurs membres de la famille de Saint-Gelais de Lusignan, Louis-Alexandre de Vassé, enfin Henri de Beringhen, seigneur d'Armainvilliers et de Grez. C'était un loyal gentilhomme, auquel Richelieu fit payer d'un dur exil son obstination à ne pas se dessaisir, même en faveur de l'ombrageux ministre, d'un secret confié par le roi. Mais ce qui nous

intéresse surtout, c'est qu'il entreprit à Azay les seuls importants travaux que l'on puisse relever depuis Gilles Berthelot. Il fit aménager et décorer la chambre



Photo Lévy.

Azay. — Grand escalier.

dite du roi, parce que la tradition veut que François Ier, Louis XIII et Louis XIV y eussent séjourné, et il construisit les communs. Il mourut en 1692.

Le XVIIIe siècle vit passer à Azay plusieurs seigneurs

du nom de Vassé. Un membre de cette famille vendit la seigneurie d'Azay au marquis Charles de Biencourt, maréchal des camps et armées du roi, le 27 septembre 1791. Le dernier marquis de Biencourt fit exécuter d'importantes restaurations. En 1845[1], une vénérable tour, qui datait peut-être d'Hugues Ridel, fit place à une tour « conforme au style du château[2] ». En 1856, il fit remplacer une toute petite tourelle en cul-de-lampe de l'angle nord-est, par une tour pareille aux autres tours angulaires. Il « rétablit les baies et les croisées dans le style primitif, » il répara le grand escalier, ainsi que les pendentifs et les médaillons des voûtes. Enfin c'est de la même époque que date le perron qui se trouve à l'est sur la façade extérieure.

Dans les jours sombres de 1870, il s'en fallut de peu qu'Azay-le-Rideau ne devînt, une seconde fois, Azay-le-Brûlé. Le prince Frédéric-Charles y était descendu avec sa suite, et s'y était livré à de fort répugnantes ripailles. Un jour, le lustre vint à tomber sur la salle du festin. Le prince allemand crut à un attentat et menaça de tout brûler. Quelque tentation qu'il pût avoir d'exercer ses talents de vandale, on parvint à le dissuader. Les Allemands laissèrent toutefois les traces les plus malpropres de leur passage. Le marquis de Biencourt, pour effacer cet affreux souvenir, fit brûler tout ce qui leur avait servi, jusqu'à ses voitures.

En 1899, le marquis dut vendre son domaine. Azay fut occupé quelque temps par une pension pour jeunes

1. Nous devons cette date et plusieurs autres renseignements à M. Excoffier, le dévoué gardien du château.

2. Sourdeval. *La Touraine*. A. Mame, éd. 1855, p. 455.

étrangers, qui s'intitulait, non sans emphase, « Université d'Azay-le-Rideau ».

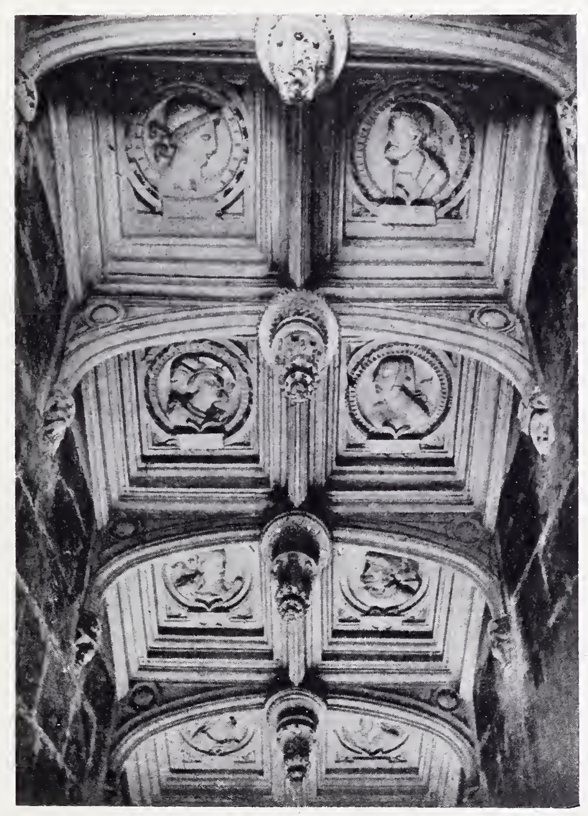


Photo Papeghin

AZAY. — VOUTE DU GRAND ESCALIER.

Enfin il fut une fois encore vendu à un M. Artaud, qui céda à son tour, en 1905, à l'État, pour 200.000 francs,

un domaine amputé d'une partie du parc[1]. Mais le château lui-même est devenu un musée de la Renaissance. Il a été restauré avec goût par M. J. Hardion, architecte des monuments historiques et ses destinées sont maintenant assurées.

Description. — Le château d'Azay, construit en partie sur pilotis, s'avance jusque dans le lit de la rivière de l'Indre, dont l'eau se déverse dans les douves, s'étalant, en amont, en un étang dont la surface réfléchit la masse blanche et dentelée des architectures. On sait quel parti la Renaissance a tiré, à Chenonceaux, à Chambord, à Fontainebleau, etc., de ces miroirs naturels. Ce souci de la beauté extérieure, dont les eaux doublaient ingénieusement l'agrément, est alors chose tout à fait nouvelle.

Les superbes façades ne se cachent plus jalousement à l'intérieur d'une cour. Elles s'offrent hardiment aux curieux. Cependant la révolution n'est pas si complète qu'il peut sembler au premier abord, et nous retrouvons ici, transformés, tous les éléments des châteaux que nous venons de visiter.

Celui d'Azay se compose d'un grand corps de logis ayant sa façade principale au nord, avec une aile en retour dans la même direction. Il est cantonné, à chaque angle, d'une tourelle en encorbellement, sauf au nord, où une tour de construction moderne « conforme au

1. M. Dru ayant, à ce moment-là, légué à l'État le château de Vez avec une rente de 40.000 francs, on obtint de ses héritiers qu'il fût prélevé sur ce legs la somme nécessaire à la restauration et à l'entretien d'Azay.

style du château » a remplacé la vieille tour féodale. Dans la partie du bâtiment qui rejoint cette tour, on voit encore une travée de petites fenêtres du XVe siècle, et un escalier à vis fort endommagé, curieux vestiges de l'ancien château. Si Gilles Berthelot avait terminé son œuvre,

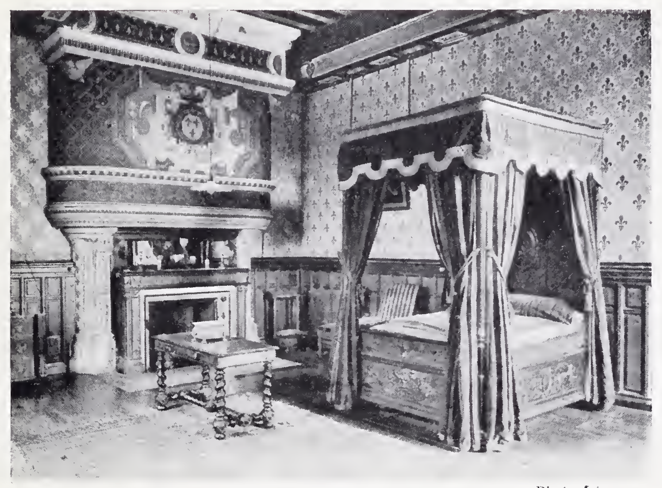


Photo Lévy.

Azay. — La chambre du roi.

eût-il fermé la cour intérieure par une seconde aile en retour symétrique à celle de l'Ouest et par une galerie à arcades ? La chose aurait été conforme aux habitudes de l'époque, et il est fort heureux que les architectes du temps de Viollet-le-Duc ne s'en soient pas avisé. Car le château y eût perdu une grande partie de sa grâce.

A l'origine, sans aucun doute, ce ne fut qu'un donjon défendu de toutes parts par la rivière. Il n'en

est pas moins vrai que, dans la construction de Gilles Berthelot, les défenses féodales ne sont plus qu'un souvenir. Les robustes tours sont devenues de gracieuses tourelles ; le chemin de ronde reposant sur des mâchicoulis n'est plus qu'un ornement, le plus charmant du monde ; enfin nous avons vu le parti décoratif que l'on a su tirer des fossés. Cette défense minuscule est suffisante contre les vagabonds.

Tous ces éléments, adaptés par un artiste de génie, sont empruntés, en somme, à la tradition française gothique. Mais voyez, avec quel goût de la symétrie, ces fenêtres sont superposées sur trois étages à droite et à gauche d'une travée centrale plus large et magnifiquement décorée.

Les lucarnes disposées le long du chemin de ronde sont également ornées selon un système qui est un compromis entre le dessin général gothique et les éléments de la décoration italienne.

Ceux-ci dominent d'une façon encore plus complète autour des doubles fenêtres superposées au-dessus des portes cintrées accouplées de la façade principale.

Cet ensemble se termine en un gâble monumental, ouvragé comme ceux des lucarnes, et n'est pas sans rappeler la silhouette des riches pignons à ressauts que l'on voit dans les Flandres. Au premier et au dernier étage, l'allège des fenêtres est ornée de l'hermine et de la salamandre, au milieu des flammes, avec cette devise : *Nutrisco et extinguo*. Les étages sont reliés entre eux par des colonnettes, et par des niches veuves de statuettes, dont le dais, richement décoré, porte cette autre devise : « *Ung seul désir.* » Au fronton, on

distinguait, avant les restaurations, trois écussons avec les lettres : F. C. (François et Claude). Les pilastres et les archivoltes, qui complètent l'ornementation de cette magnifique entrée sont, de plus, fleuris d'arabesques dont l'origine n'est pas douteuse, et l'on se rappelle qu'il y avait, vers cette époque-là, à Tours, des artistes réputés, les Juste, les Jérome de Fiesole, dont il est



Photo Levy.

AZAY. — L'HERMINE DE CLAUDE DE FRANCE.
(Détail de la façade.)

difficile de ne pas reconnaître ici au moins l'inspiration. Enfin, les pilastres du rez-de-chaussée sont marqués des initiales des constructeurs : P. et G. (Philippe et Gilles). La porte de l'aile en retour est ornée, plus simplement, d'arabesques, de médaillons et d'un beau fronton.

Du côté du midi, la travée centrale est décorée par une grande lucarne à croisée cantonnée de deux baies étroites, le tout prenant naissance plus haut que les autres lucarnes, et faisant comme une sorte de motif

triomphal composé d'un grand gâble et de deux autres plus petits, reliés ensemble par des balustres et des volutes faisant arcs-boutants.

La façade de l'ouest, sur l'étang, présente cinq travées de trois étages. Au rez-de-chaussée, une petite porte à fronton décoré, aujourd'hui en partie murée, s'ouvrait jadis sur un pont-levis, et correspond à un corridor voûté de caissons [1] irréguliers avec de fines clefs pendantes et de petits culots historiés.

Ce qui est bien d'importation italienne, c'est l'escalier à rampe droite, qui s'ouvre sur la façade principale, remplaçant l'escalier en vis de Saint-Gilles de la période gothique. Des voûtes rampantes, à caissons ornés de médaillons, jadis peints et dorés, lui font une décoration somptueuse que nous retrouvons dans son état primitif à partir du premier étage.

Outre cela, dans l'aménagement intérieur, nous aurons peu de choses à signaler. Remarquons toutefois, dans la cuisine, ou plutôt salle des gardes, un curieux puits, avec une conduite pour déverser l'eau et le treuil qui servait à la puiser. Tout cela, dissimulé en contrebas, au commencement du siècle dernier, quand le sol fut rehaussé, et cette salle transformée en salle à manger, a été découvert par M. Hardion en 1909. Voici un coin pittoresque. La large voûte d'ogives reposant sur des culots a été refaite en 1907.

Le musée de la Renaissance n'est pas encore des plus riches. Il faut donc espérer que la somptuosité du cadre provoquera la générosité des donateurs.

1. Dans un de ces caissons on remarque le G des Berthelot.

Nous signalerons seulement :

Dans le vestibule : les beaux épis en plomb du xvie siècle, provenant de la toiture du château.

Dans la salle des fêtes, dont on remarquera le plafond à solives, de belles tapisseries représentant l'histoire de Constantin, d'après Rubens.

Dans une salle du rez-de-chaussée : un remarquable



Photo Lévy.

Azay. — La Salamandre de François Ier.
(Détail de la façade.)

buste en terre cuite du xvie siècle, de l'école française, trouvé à Orléans, une faïence de l'atelier des Della Robbia, un curieux panneau, représentant Gabrielle d'Estrée au bain et ses enfants, etc.

Dans le parc, se cache dans la verdure une petite chapelle de deux travées voûtée en ogives. La façade est moderne ; mais l'intérieur est de la Renaissance, comme le prouve la surélévation de la route qui eut lieu au siècle dernier. C'est alors que M. de Biencourt a changé la douve en un vaste étang.

La cour d'honneur était précédée, comme à Villandry, — si ingénieusement reconstitué, par M. le docteur Carvalho, — d'une basse-cour entre deux canaux dont celui de l'Est existe encore, et d'une avant-cour en hémicycle séparée de la précédente par les communs.

Enfin les communs, édifiés par M. de Beringhen, se composent de deux corps de logis avec pavillon à droite et à gauche de la grille d'entrée. Les toitures ont conservé de beaux épis du XVIIe siècle.

Nous nous sommes efforcé de dégager les caractères les plus intéressants de ce château, et d'en résumer l'histoire. Quant au charme de cette œuvre d'art, il faudrait la plume d'un poète pour essayer de l'exprimer. Nous voudrions cependant tenter de définir la place importante qui lui appartient, dans l'histoire de l'art français. L'originalité d'Azay est de réunir, en un ensemble harmonieux et nouveau, deux éléments en apparence contradictoires : le caractère de l'art médiéval et la libre fantaisie. Il dessine sur le ciel des silhouettes mouvementées de tours, de clochers. L'angle aigu est son moyen d'expression préféré. La Renaissance classique, au contraire, a le goût de la discipline et de la symétrie, des ordonnances régulières, des lignes droites, des profils horizontaux. L'architecte gothique ne perd jamais de vue les buts de défense militaire. L'architecte moderne recherche avant tout le confort. Or Azay-le-Rideau est encore un château gothique par sa silhouette, tout en étant déjà une demeure moderne par son aménagement pratique. On ne saurait le rapprocher que de l'aile nord de Chenonceaux,

construite à la même époque, par un parent de Gilles Berthelot, et qui offre avec Azay tant de caractères communs, que l'on serait tenté de se demander si ces deux châteaux ne furent pas conçus par le même architecte. Quoi qu'il en soit, nous assistons ici aux débuts triomphaux d'un art nouveau, qui est, pour le pays où il est

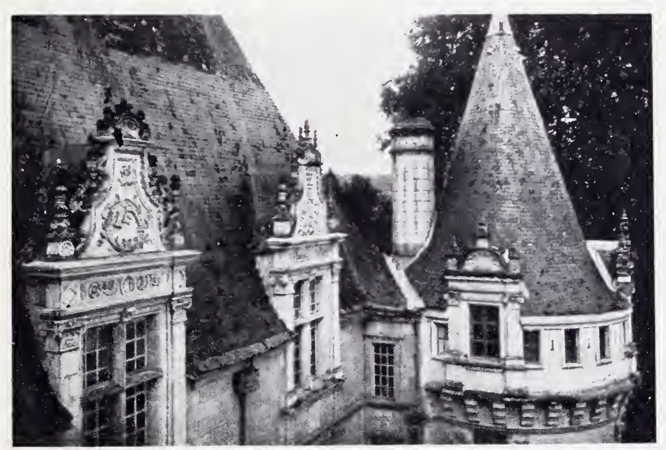


Photo Levy.

AZAY. — DÉTAIL DES LUCARNES.

né, une gloire et un sourire. Gaillon, terminé en 1509, malgré toute sa magnificence, gardait encore la structure de l'antique forteresse : il s'apparente plutôt à Langeais qu'à Azay. Ce dernier inaugure donc, en quelque sorte, une formule nouvelle. Il est tout à fait logique que celle-ci ait été conçue, non par une caste guerrière, qui trouvait plus avantageux d'ouvrir simplement quelques fenêtres de plus dans les murailles séculaires, et qui

voyait dans l'architecture militaire le symbole de ses prérogatives, mais par cette bourgeoisie de fortune récente, qui n'avait pas de plus chère ambition que d'exhiber sa magnificence aux yeux émerveillés du passant.

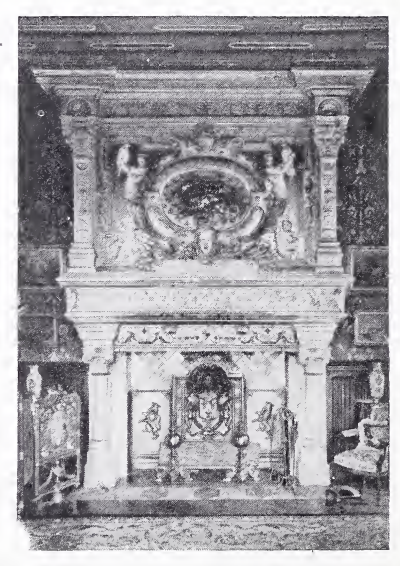


Photo Lévy.

AZAY. — LA CHEMINÉE FRANÇOIS Ier.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

OUVRAGES D'ENSEMBLE

BOURASSÉ (Abbé). — *Châteaux historiques de France.* Tours, A. Mame, Éditeur.

La Touraine, Histoire et Monuments. Tours, A. Mame, Éditeur, 1855.

CHEVALIER (Mgr C.). — *Promenades pittoresques en Touraine.* Tours, A. Mame, Éditeur, 1869.

Guide pittoresque du voyageur en Touraine. 9e édition, 1886.

CARRÉ DE BUSSEROLLES. — *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire* (1878-1884).

ENLART (C.) et MARTIN (C.). — *La Renaissance en France.* Eggimann, Éditeur.

GEYMULLER (Dr Heinrich von). — *Die Baukunst der Renaissance in Frankreich.* Stuttgart, A. Bergstrasser, 1898. Grand in-8°.

GUERLIN (H.). — *La Touraine* (Anthologies illustrées). Paris, Laurens.

PALUSTRE (L.). — *L'Architecture de la Renaissance.* Paris, May et Motteroz, Éditeurs, 1892.

VIOLLET-LE-DUC (E.). — *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française.* Paris, Morel, 1867.

VITRY (P.). — *Tours et les Châteaux de Touraine* (H. Laurens, Éditeur, 1907). *Histoire de l'Art,* publié sous la direction de M. André Michel. Chapitre : *La Renaissance,* tome IV, 2e partie.

Bulletins et Mémoires de la Société archéologique de Touraine, — etc...

PRINCIPALES MONOGRAPHIES

Perret (Paul). — *Les Châteaux historiques de la France*, avec eaux-fortes de Eug. Sadoux. Oudin, Éditeur, 1883. (Un important chapitre est consacré à Ussé.)

Bossebœuf (L.-A.). — *Langeais, son château*. Tours, L. Bousrez, Éditeur, 1893.

Brincourt (Maurice). — *Le Château de Langeais*. Dessins de L. Roy, Paris. Bureau de la Revue *l'Ami des Monuments*.



Photo Lévy.

Azay. — Détail de la voute de l'escalier d'honneur.

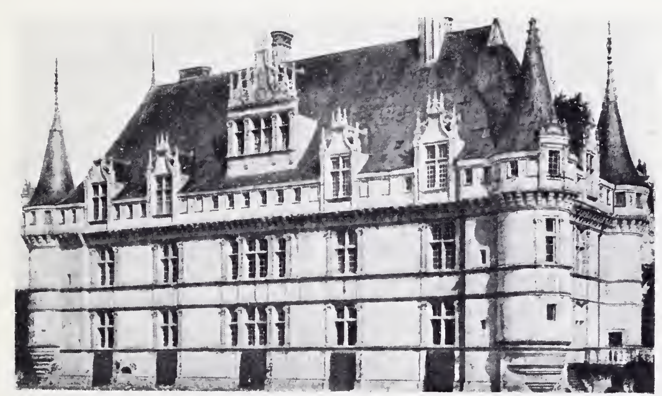


Photo Levy.

AZAY. — FAÇADE SUD.

TABLE DES GRAVURES



Photo Touring-Club.

LUYNES. — UNE MAISON DU XV[e] SIÈCLE.

TABLE DES MATIÈRES



Azay. — Chapelle du chateau.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY



IMPR
CH. E
:: ÉV





